

Un Abitibien à Paris

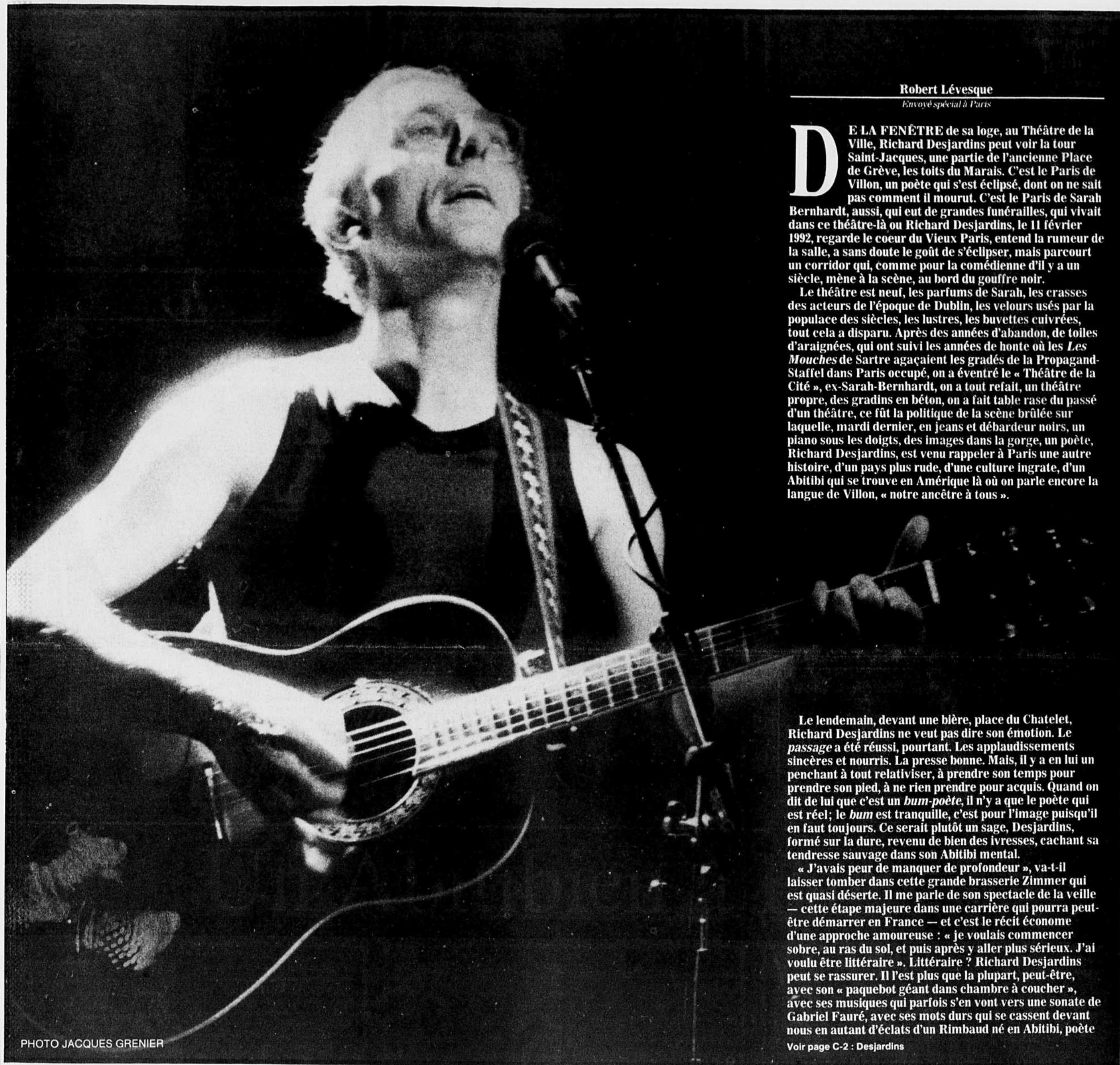


PHOTO JACQUES GRENIER

Robert Lévesque
Envoyé spécial à Paris

DE LA FENÊTRE de sa loge, au Théâtre de la Ville, Richard Desjardins peut voir la tour Saint-Jacques, une partie de l'ancienne Place de Grève, les toits du Marais. C'est le Paris de Villon, un poète qui s'est éclipse, dont on ne sait pas comment il mourut. C'est le Paris de Sarah Bernhardt, aussi, qui eut de grandes funérailles, qui vivait dans ce théâtre-là où Richard Desjardins, le 11 février 1992, regarde le cœur du Vieux Paris, entend la rumeur de la salle, a sans doute le goût de s'éclipser, mais parcourt un corridor qui, comme pour la comédienne d'il y a un siècle, mène à la scène, au bord du gouffre noir.

Le théâtre est neuf, les parfums de Sarah, les crasses des acteurs de l'époque de Dublin, les velours usés par la populace des siècles, les lustres, les buvettes cuivrées, tout cela a disparu. Après des années d'abandon, de toiles d'araignées, qui ont suivi les années de honte où les *Les Mouches* de Sartre agaçaient les gradés de la Propagand-Staffel dans Paris occupé, on a éventré le « Théâtre de la Cité », ex-Sarah-Bernhardt, on a tout refait, un théâtre propre, des gradins en béton, on a fait table rase du passé d'un théâtre, ce fut la politique de la scène brûlée sur laquelle, mardi dernier, en jeans et débardeur noirs, un piano sous les doigts, des images dans la gorge, un poète, Richard Desjardins, est venu rappeler à Paris une autre histoire, d'un pays plus rude, d'une culture ingrate, d'un Abitibi qui se trouve en Amérique là où on parle encore la langue de Villon, « notre ancêtre à tous ».

Le lendemain, devant une bière, place du Chatelet, Richard Desjardins ne veut pas dire son émotion. Le passage a été réussi, pourtant. Les applaudissements sincères et nourris. La presse bonne. Mais, il y a en lui un penchant à tout relativiser, à prendre son temps pour prendre son pied, à ne rien prendre pour acquis. Quand on dit de lui que c'est un *bum-poète*, il n'y a que le poète qui est réel; le *bum* est tranquille, c'est pour l'image puisqu'il en faut toujours. Ce serait plutôt un sage, Desjardins, formé sur la dure, revenu de bien des ivresses, cachant sa tendresse sauvage dans son Abitibi mental.

« J'avais peur de manquer de profondeur », va-t-il laisser tomber dans cette grande brasserie Zimmer qui est quasi déserte. Il me parle de son spectacle de la veille — cette étape majeure dans une carrière qui pourra peut-être démarrer en France — et c'est le récit économe d'une approche amoureuse : « je voulais commencer sobre, au ras du sol, et puis après y aller plus sérieux. J'ai voulu être littéraire ». Littéraire ? Richard Desjardins peut se rassurer. Il l'est plus que la plupart, peut-être, avec son « paquebot géant dans chambre à coucher », avec ses musiques qui parfois s'en vont vers une sonate de Gabriel Fauré, avec ses mots durs qui se cassent devant nous en autant d'éclats d'un Rimbaud né en Abitibi, poète

Voir page C-2 : Desjardins



Le retour de la création collective

DEPUIS sa fondation en 1977, le Théâtre Petit à Petit a produit 26 spectacles, dont 23 créations. Au fil des ans, ce théâtre a partagé son champ d'intervention en deux secteurs, soit des créations destinées au public adolescent et au grand public. Ainsi, René Richard Cyr, Alexis Martin et Claude Poissant créent et signent la mise en scène de *L'An de grâce*, qui prend l'affiche prochainement à la salle Fred-Barry.

Page C-5



Paul Tana et *La sarrasine*

De tous les films de Paul Tana, *La sarrasine*, présenté ce soir en clôture des Rendez-vous du cinéma québécois, est celui où le cinéaste affirme le plus sa sensibilité d'immigrant. *La sarrasine* met en scène, en effet, les tensions raciales entre les Italiens et les Canadiens-français, à Montréal, au début du siècle. Nathalie Petrowski rencontre le réalisateur, tandis que Francine Laurendeau commente le film.

Page C-2



Quand la peinture critique la peinture

Quand le débat porte encore sur la légitimité ou non d'une facture figurative dans les tableaux, on est en droit de s'interroger ! Le vrai débat n'est-il pas en effet de trancher entre une peinture cantonnée dans la tâche de représentation du réel et un art considéré comme un des moyens privilégiés de la pensée ? Toutes ces réflexions sont contenues dans la peinture de Marcel Saint-Pierre, écrit Jean Dumont.

Page C-9

C O N C O U R S

de rédaction

Pour souligner la Semaine canadienne de l'environnement, LE DEVOIR et ENVIRONNEMENT CANADA lancent un concours de rédaction à l'intention de la jeunesse

Sujet : « En matière d'environnement, il faut penser globalement et agir localement pour assurer l'avenir »

1er prix : une bourse de 1 500\$ et un abonnement de 3 mois au DEVOIR, 2e prix : une bourse de 1 000\$ et un abonnement de 3 mois au DEVOIR, 3e prix : une bourse de 500\$ et un abonnement de 3 mois au DEVOIR

Les articles des gagnants des trois premiers prix seront publiés dans LE DEVOIR à l'occasion de la Semaine canadienne de l'environnement.

Pour obtenir votre bon d'inscription et tous les détails et règlements du concours, téléphonez au: 1-800-463-4311

LE DEVOIR-Jeunesse-Environnement Canada

Date limite :
1er mai
1992

le cahier du Samedi

◆ Desjardins

qui interroge un monde qui lui déplaît mais que la poésie rejoint où qu'il respire, où qu'il crie, où qu'il soit.

C'est ce poète, ce Rimbaud en Abitibi, que le public du Théâtre de la Ville a reconnu. À Paris, Richard Desjardins apporte l'éternelle poésie de la révolte et de l'amour, mais cette fois-ci animée du vieux contentieux des hommes et des femmes d'une Amérique sans fric, d'une Amérique où les roches remplacent les exploits, où sa réalité est un combat pour redonner l'honneur aux premiers Abitibiens, à ces Indiens qui étaient là avant, avant une civilisation bête, qui, en venant de Paris, s'est d'abord construit un fort. Des murailles.

Richard Desjardins n'a pas la grossièreté d'un Max Gros-Louis. Il ne parle pas de génocide dans les talk-shows du show-bizz. D'abord, il déteste la télévision où il lui semble fort justement qu'il n'y a pas sa place. Ensuite, au choc réducteur d'un mot — génocide — il préfère le

flou révélateur de l'histoire, cette histoire qu'il dit « regarder dans le miroir qui est devant moi, mon rétroviseur », histoire désespérément répétée, sournoise, d'un monde nécessairement coupé en deux, puis en mille, un monde où il voudrait, par la chanson, une des plus anciennes manies de l'homme, faire à son tour la chronique d'un blâme annoncé.

« Je suis un historien amateur », dit-il. Je ne lis que l'histoire. Je ne vais pas au théâtre, je ne lis pas de romans, mais je maîtrise les grands repères de l'histoire du monde ». La vraie influence de Desjardins, hormis Léo Ferré qui pour lui est le plus grand « toutes langues confondues en Occident », c'est la chronique médiévale. Son génie est de la rendre actuelle, combative, fière, et magnifiquement accompagnée de ses doigts torturés, ce soir-là, sur le grand Steinway du Théâtre de la Ville où Paris vient de le remarquer. Habillé de noir avec les idées claires et les mots justes. Et le cœur à gauche. « Insolite et décalé, et désormais bienvenu dans le paysage français », a écrit *Le Monde* ce vendredi.

L'Homme qui interroge

Véronique Mortaigne

Le Monde

RICHARD DESJARDINS, contemporain anachronique, vient de remporter un triomphe mérité au Théâtre de la Ville. Ce Québécois quadragénaire, interprète-auteur-compositeur, avait commencé à émerger après 15 ans de pain noir avec une petite rengaine pour film dérangeant (*Le Party* de Pierre Falardeau).

Baroudeur country en jeans et débardeur noirs, Richard Desjardins travaille les mots au corps afin de restituer « une interprétation francophone de l'Amérique ». De la grande Amérique, celle qui va « de la frontière de l'Union soviétique à la Terre de Feu ». À l'évidence, Desjardins a voyagé, instituteur chez les Inuits du Canada, manoeuvre, forgeron ou barman occasionnel dans les terres gelées, diettante dans le grand Sud, pianiste comme sa mère, admirateur de Léo Ferré et de Leonard Cohen. De ce périple au fond du continent a surgi un drôle de langage, morceaux éclatés d'amour, de fatalisme, de joies éphémères. Les textes sont superbes, les musiques parfois belles et l'homme interroge.

À son entrée en scène, Richard Desjardins ôte ses lunettes cerclées de métal pour se nouer un bandeau noir autour des yeux, tel un condamné. Nous sommes à Carcassonne, à l'automne 460. « Un homme est pendu pour avoir aimé un autre homme ». Suivent 20 strophes d'un long poème écrit et déclamé « à la Frenchie Villon, notre ancêtre à tous ». Nous sommes sur un navire, les marins espagnols ont gagné tout l'or de la terre, mais le vent s'est arrêté de souffler, la pluie de tomber. Nous sommes aux premiers âges des

Indiens d'Amérique, la femme « est pleine... (SON) ventre veut fendre. Il (lui) faudra du feu. » « Quand j'étais sur la terre ! Sous-locataire/ D'un kilo de futur/ Des monsieurs en complets-veston/ M'ont invité à une grande déception/ Maintenant, je ne pleure plus ! Je ramasse des vies. » Excellent conteur, roi de l'autoproduction (là, chanteur emphatique livré à son piano — ou à sa guitare quand il s'agit d'évoquer sa ville natale et minière, du comté d'Abitibi, — Desjardins vit sa révolte de l'intérieur, mais s'interdit la larme, le sentiment, quitte à en oublier au passage l'émotion simple qui nous le rendrait plus doux.

Quand il badine, il chante en joual, un mot en français d'aujourd'hui, un autre en français d'ailleurs et le reste en anglais. Avec beaucoup d'humour et d'imagination, le chanteur se laisse alors accompagner par une bande défilante à affichage digital, surgie du fond de la scène à des fins de traduction simultanée de *Phénomène Philomène* : « Ça buzzait pas mal à l'hôtel central, un truck de bière supplémentaire », etc., (34 strophes). On rit beaucoup.

Aux FrancoFolies de la Rochelle, où Jean-Louis Foulquier l'avait invité l'été dernier, Richard Desjardins avait d'emblée conquis la jeunesse, avec ses piques envoyées à l'Amérique, au pouvoir de l'argent, aux tueurs d'Indiens. Au Québec, où les jeunes chanteurs mettent entre parenthèses les problèmes d'identité politique et culturelle (Luc Delarochelière, Jean Leloup, Laurence Jalbert), il jette un pavé dans la mare en poursuivant ses dérivées imaginaires dans la lignée de Plume Latraverse. Insolite et décalé et désormais bienvenu dans le paysage français.

Nathalie Petrowski

IL Y A des entrevues comme cela. Des entrevues polies, où personne ne parle plus fort que l'autre, où les mots s'enroulent lentement autour du ruban magnétique sans protester; des entrevues où les idées circulent trop librement pour s'abîmer contre les murs. Il y a des entrevues comme cela, qui finissent comme elles avaient commencé, dans le plus grand civisme, dans la plus grande civilité. Et puis il y a des entrevues qui commencent calmement et qui finissent dans la tourmente et dans l'aveu spontané de ce qu'on voulait à tout prix taire. Ainsi en fut-il de l'entrevue avec le cinéaste Paul Tana, rencontré par un matin frileux de février au Café Romollo, au lendemain de la projection de presse de *La sarrasine*, le film de clôture des Rendez-vous du cinéma québécois et le plus important film jusqu'à ce jour dans la carrière de Paul Tana.

Campé dans le Montréal du début du siècle, *La sarrasine* met en scène les tensions raciales entre les Italiens et les Canadiens-français en s'inspirant d'un faits divers véridique. Le film relate la mort d'un commerçant Canadien-français (Gilbert Sicotte) tué accidentellement par un tailleur Italien (Tony Nardi) qui fut condamné à la pendaison puis gracié par le premier ministre du pays suite au combat que mena sa femme Ninetta interprétée par l'actrice italienne Erica Maria Modugno.

Au-delà du choc des cultures, *La sarrasine* explore le champ de conscience de l'immigrant, ce « sarrasin » déraciné, coincé entre le pays d'origine où il ne peut retourner et cette terre d'accueil qui lui est hostile et sur laquelle il fait figure de tache gênante.

De tous les films de Tana, depuis *Les grands enfants* jusqu'à *Caffé Italia Montréal*, en passant par *Deux contes de la rue Berri* et *Le marchand de jouets*, *La sarrasine* est celui où le cinéaste affirme le plus sa sensibilité d'immigrant. On y découvre après la fête du *Caffé Italia* les lendemains de veille d'une cohabitation difficile. Tana qui a écrit le scénario avec Bruno Ramirez a puisé dans ses souvenirs d'enfance où dès l'âge de 11 ans, il fut confronté à sa condition douloureuse de fils d'immigrant.

Nous étions attablés devant nos petites tasses de café serré et nos paquets de cigarette identiques. Tout semblait avoir été dit et réglé. Le magnétophone était au bout de sa course, les questions, au bout de leur souffle. Nous étions sur le point de déclarer forfait quand tout à coup par je ne sais quel hasard et à la suite de je-ne-sais-trop-quelle-question, Paul Tana s'est mis à me parler du personnage principal de son prochain film, un certain Joe Aiello, père de famille italo-montréalais qui tient à transmettre l'héritage culturel familial à sa fille récalcitrante. « Je voudrais avant tout que le personnage soit Montréalais, tu comprends, Montréalais avant même d'être Italien. » Je ne comprenais pas.

Paul Tana insiste. « Quand on voit un film de Scorsese avec Joe Pesci ou Robert De Niro, est-ce qu'on pense une seule seconde au fait qu'ils soient Italiens ? Jamais. Pour nous, ce sont avant tout des personnages. Ici au Québec, on est encore loin de ça. Quand on voit un Italien à l'écran, c'est d'abord un Italien. Moi je voudrais faire en sorte que mon personnage soit précisément cela, un personnage d'abord et qu'il soit Italien ensuite. »

Je ne comprenais toujours pas et

PAUL TANA

Pour en finir avec la folklorisation des Italiens

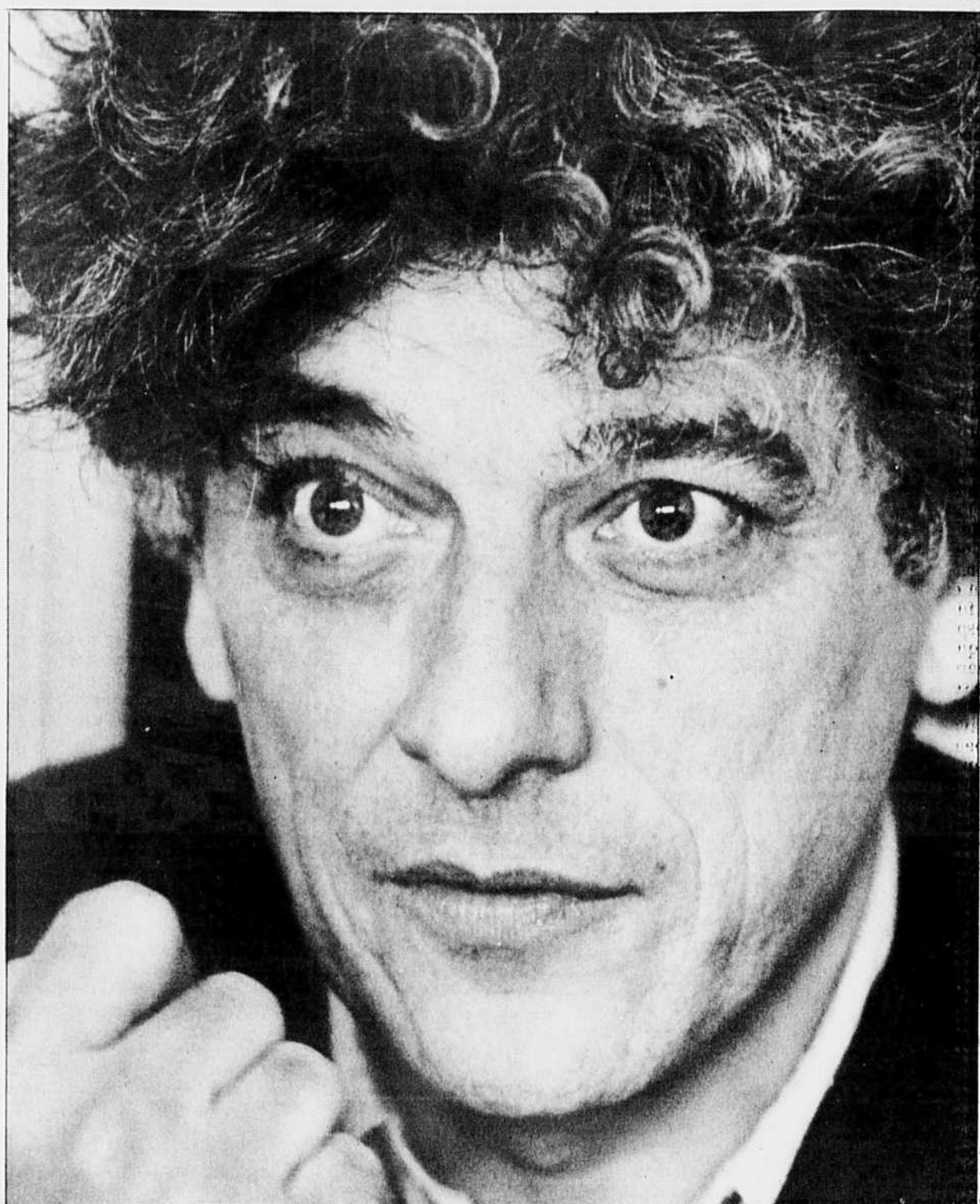


PHOTO JACQUES NADEAU

Paul Tana

je ne voyais surtout pas comment on pouvait faire abstraction de la nationalité d'un acteur comme Tony Nardi qui a du reste été utilisé à toutes les sauces italiennes dans bon nombre de films québécois. C'est alors que Paul Tana s'est mis à me décliner des titres de films : *Jésus de Montréal*, *Une histoire inventée*, *Un zoo la nuit*, *Les matins infidèles*, des films québécois mettant tous en scène des personnages italiens. « À chaque fois ce sont des caricatures abominables, des clichés de restaurateurs sympathiques ou alors de grosses serveuses vêtues de noir comme si nous n'étions que cela, rouspète Paul Tana. Les cinéastes québécois ont une façon bienveillante, folklorisante et naïve de montrer les Italiens à l'écran. Ils ne créent pas des personnages avec leurs Italiens, ils en font des clichés d'ethnicité. »

S'il y a un mot que Paul Tana déteste, c'est bien le mot ethnique. En même temps, il est prêt à jouer le jeu. Si les Italiens sont ethniques, les Québécois le sont autant puisque, affirme-t-il, il n'y a pas de citoyeneté québécoise ni de pays à proprement parler. Cela ne veut pas dire que Paul Tana soit le moins anti-Québécois ni à la limite anti-Qué-

bécois. Paul Tana se considère comme un Québécois à part entière, un Québécois toutefois qui a un passé légèrement différent de ses confrères. Il est né en Italie, est arrivé au pays à l'âge de 11 ans, a grandi à l'Abord-à-Plouffe et a fréquenté des écoles pure laine canadienne-française où il était le seul « macaroni » et le seul fils d'immigrant. « Ce n'est pas un passé que j'aimerais revivre, dit-il, pour la bonne et simple raison que ce fut une époque de grande solitude pour moi. Je me suis bagarré souvent et je me souviens que même au Collège Sainte-Marie, je me bagarrais encore. À cette époque-là je rêvais de m'appeler Jean Tremblay ou n'importe quel autre nom que Tana. »

Paul Tana ne changea pas de nom pour autant. Il changea seulement de trottoir et se tourna vers le cinéma. Dans *La sarrasine*, son film le plus ambitieux, il renoue avec les blessures du passé sans tomber dans le manichéisme ni le pamphlet politique. Les Italiens ne sont pas tous des anges et les Canadiens français, pas tous des monstres d'exclusion. Alphonse Lamoureux par exemple, un personnage interprété par Jean Lapointe, est l'incarnation même de la bonté et de la tolérance. Il défendra son ami italien jusqu'à la fin même si ce dernier a tué son gendre. Ce personnage emblématique sert de contre-poids à l'intolérance ambiante comme si Tana et Ramirez refusaient de renoncer au rêve d'une so-

ciété ouverte et accueillante ou encore comme s'ils n'osaient pas aller au bout d'une violence qu'ils ne veulent cautionner.

Paul Tana ne sait pas quoi répondre quand je lui demande si le personnage de Jean Lapointe est une sorte de concession qu'il fait à la société québécoise. Il avoue que cette figure paternelle est inventée de toutes pièces, qu'elle est une sorte d'idéal qui n'est pas central au film. Ce qui l'est davantage selon lui, c'est la figure métaphorique de l'immigrant et de l'immigration, celle d'aujourd'hui comme celle de demain, celle du Québec comme celle de l'Europe. « Le personnage de Ninetta, cette femme qui s'entête pour rester au près de mon mari et qui demeure même quand celui-ci n'y est plus, représente l'essence-même de l'immigrant. À la fin, elle apparaît comme cette tache noire sur la neige, c'est peut-être une image d'impureté, je ne sais pas. Moi je ne peux pas offrir des solutions seulement des images. De la même manière, je ne peux pas faire abstraction de moi-même dans mes films ou du moins de cette part de moi qui est italienne. Je dois regarder les choses de l'intérieur et de l'extérieur comme quelqu'un qui est à la fois d'ici et d'ailleurs. »

La magnétophone a cessé de tourner depuis longtemps. Dans le café aux vitres givrées, Paul Tana vascille entre l'espoir et le doute : l'espoir que son film présenté dans la section « Panorama » au Festival de Berlin soit accueilli chaleureusement et le doute que les gens passent à côté sans en saisir le sens caché. Quoi qu'il arrive, le « sarrasin » en lui est prêt à encaisser.

L'ATELIER D'OPÉRA DE L'UQAM
PRÉSENTE

L'ENFANT ET LES SORTILÈGES

Fantaisie lyrique
Musique de Maurice Ravel
Poème de Colette

Les 18, 19, 20, 21, 22 février 1992 à 20h00
Le 23 février à 14h30

Salle Marie-Gérin-Lajoie
Université du Québec à Montréal

Pavillon Judith Jasmin
405, rue Sainte-Catherine Est
Métro Berri-UQAM

Direction artistique
Joseph Rouleau, o.c.
Mise en scène
Larry Tremblay
Préparation musicale
Dorothy Shapiro
Direction musicale
Miklos Takács
Piano
Dorothy Shapiro
Louise Andrieu Baril
Décor
Mario Bouchard
Éclairage
Stan Kwiecien
Costumes
Amaya Clunes
Directrice de production
et régisseuse
Hélène Gagnon
Productrice
Joseph Rouleau, o.c.

Avec les étudiants de l'Atelier d'Opéra et de membres du chœur et de l'ensemble vocal de l'UQAM
classe de Joseph Rouleau, o.c.

Université du Québec à Montréal
Département de musique

RENSEIGNEMENTS
987-3456 / 987-4174 / 987-4898
CONTRIBUTION SUGGÉRÉE
\$5 À L'ENTRÉE
Aucune réservation de billets.

COMMANDITAIRES: Bell Canada, Le Devoir, Société Radio-Canada.

RENÉE CLAUDE

GEORGES BRASSENS
J'AI RENDEZ-VOUS AVEC VOUS
COMPLET CE SOIR
2e prolongation
29-30 avril et 1er et 2 mai
20h30

LA LICORNE RESTAURANT THÉÂTRE
4559, av. Papineau
523-2246 CKAC73AM

RADIO-CANADA FM STÉRÉO 100.7
MUSICONSULTANT H.B.

JEUDI, 5 MARS, 20h

QUATUOR MORENCY

JUDY LOMAN
HARPISTE INVITÉE

R A V E L
QUATUOR EN FA MAJEUR
D E B U S S Y
DANSE SACRÉE et DANSE PROFANE
POUR HARPE et QUATUOR À CORDES
S C H A F E R
THÉSE POUR HARPE et QUATUOR

Billetterie ARTICULÉE
[514] 524-4526

CENTRE CANADIEN D'ARCHITECTURE
MÉTRO : GUY-CONCORDIA
Ministère des Affaires culturelles
Conseil des Arts-CUM

CONSERVATOIRE DE MUSIQUE DU QUÉBEC
MONTRÉAL

L'ATELIER D'OPÉRA
du
CONSERVATOIRE DE MUSIQUE
DE MONTRÉAL
présente

L'Opéra élastique
de Pierre-Max Dubois

Avec la participation des élèves des classes
de mesdames Marie Daveluy et Sylvia Saurette

Mise en scène: Roland Laroche
Direction musicale: Lorraine Prieur
Scénographie: Robert B. Breton
Costumes: Martin Ferland

Les 20, 21 et 22 février 1992 à 20 heures
Le 23 février 1992 à 14 heures et à 20 heures

Maison de la culture Frontenac
2550, rue Ontario Est
(métro Frontenac)

ENTRÉE LIBRE AVEC LAISSEZ-PASSER
Pour renseignements: 872-7882 ou 873-4031

Gouvernement du Québec
Ministère des Affaires culturelles

Ville de Montréal

LE DEVOIR VOUS OFFRE LA QUALITÉ
POUR INSÉRER UNE ANNONCE SOUS LA RUBRIQUE
CARRIÈRES ET PROFESSIONS 842-9645

Beau et passionnant

De Paul Tana, avec Enrica Maria Modugno, Tony Nardi, Jean Lapointe, Gilbert Sciotte, Johanne-Marie Tremblay, Biagio Pallara, Nelson Villagra, Gaetano Cisco Cimarosa, Nick La Morgia. Scénario : Bruni Ramirez et Paul Tana. Image : Michel Caron. Direction artistique : François Séguin. Musique : Pierre Desrochers. 108 minutes. Version originale française et italienne, sous-titres français.

LES FILMS se suivent et ne se ressemblent pas. Et c'est tant mieux, on s'ennuierait. Après un démarrage percutant avec *Being at Home with Claude*, de Jean Beaudin, voilà que les Rendez-vous du cinéma québécois nous offrent ce soir, en guise de clôture, *La Sarrasine*, de Paul Tana, un de ces rares films « à voir absolument », cela pour au moins trois raisons souveraines dont une seule suffirait. Laissez-moi vous les décliner dans un ordre inhabituel : ça devient assommant de toujours commencer par un résumé de l'histoire.

aurores les habitués de l'émission *CBF Bonjour*).

fluids at sea.

La mise en scène est fluide et souple, s'appuyant sur un scénario qui fait habilement évoluer les personnages et ménage de bienfaisantes ellipses. C'est à travers une porte entrebâillée, avec simplement quelques cris, les murmures étouffés des témoins et la détonation d'une arme à feu que la rixe fatale est évoquée. Et croyez-moi, c'est autrement sug-

gestif qu'un gros plan sur la victime foudroyée. Quelle bonne idée aussi que ces quelques lignes dans le journal de Ninetta pour nous épargner l'ennui des délibérations du procès.

Mais n'allez pas croire à une abstraction. Ma deuxième raison d'aimer *La Sarrasine*, c'est le jeu des comédiens. Et de LA comédienne. Et c'est la distribution. Car avant de savoir diriger les comédiens, il a fallu savoir les choisir. Si les choix de

Jean Lapointe, de Gilbert Sciotte et de Johanne-Marie Tremblay n'ont rien de surprenant — ils sont bons et ils le confirment ici —, la distribution italienne est une véritable révélation.

Pour incarner les immigrants qui sont au centre de ce drame, on a pensé, dans le rôle principal masculin, à l'excellent Tony Nardi (qu'on a déjà vu au moins dans les films d'Atom Egoyan et d'André Forcier) et,

pour ne citer que celui-là, à un authentique acteur sicilien, Gaetano Cisco Cimarosa, attachant dans le rôle du joueur d'orgue de Barbarie.

Mais le coup de génie, c'est d'être allé chercher Enrica Maria Modugno pour jouer Ninetta. Je n'ai pas la mémoire des noms mais son visage fin et expressif ne m'était pas inconnu : vous l'avez peut-être vue dans des films de Pupi Avati, de Nanni Moretti et surtout dans *Kaos*, des frères Taviani, où elle la délicieuse et touchante jeune épouse du *Mal de lune*, le meilleur épisode du film.

Mais il est temps que je vous raconte de quoi il retourne. Le scénario de Bruno Ramirez et Paul Tana s'inspire d'un fait divers qui a lieu à Montréal, en 1904. Le matin du mariage d'Alphonse Lamoureux (Jean Lapointe), la cérémonie est dérangée par une aubade incongrue. Son beau-fils Théo (Gilbert Sicotte), qui a le sang chaud et qui n'aime pas les « macarons », se bagarre avec le joueur d'orgue de Barbarie, un Sicilien qui pensait pourtant bien faire et qui sort son couteau.

L'incident soulève la xénophobie des Québécois « de souche » contre des Italiens. Théo en tête, ils viennent devant la boutique de Giuseppe Moschella (Tony Nardi), sympathique et respectable tailleur, le logeur du musicien de rue auquel ils veulent faire un mauvais parti. Tentant d'apaiser les provocateurs, Giuseppe tue involontairement Théo et se livre à la police.

La justice ne sera pas clémente. On veut donner une leçon à ces étrangers aux moeurs sauvages. Dans la tourmente, une femme va se révéler peu à peu, l'épouse de Giuseppe. D'abord effacée, « à sa place », Ninetta réagira d'une façon inattendue aux événements. Une Sicilienne dont le mari est en prison doit rentrer en Sicile pensent les

siens. « L'Amérique, c'est pas pour une femme seule » lui dit Giuseppe. Mais la jeune femme prend en main son destin et choisit son nouveau pays.

Et au fond, les différences culturelles qui séparent les deux communautés ne sont pas si profondes qu'on pourrait le croire. Lorsque la veuve de Théo (Johanne-Marie Tremblay) décide de rentrer à Montréal pour prendre la succession de son mari, elle se fait tenir sensiblement le même discours par le curé de Saint-Zénon : une femme seule ne saurait vivre à Montréal, ce cloaque, cette ville de perdition.

Et cette description de mentalités qui se bloquent ou qui évoluent nous est d'autant plus perceptible et proche que Tana a tenu à faire parler chacun dans sa langue. D'où le caractère d'authenticité qui imprègne le film. Je parlais de la musique de Pierre Desrochers, il y a aussi la musique de la langue italienne que les sous-titres nous donnent l'illusion de comprendre.

Et c'est cette éclairage passionnant et inédit sur un moment méconnu de notre petite histoire qui est la troisième raison de voir *La Sarrasine*. Si vous avez la curiosité d'aller plus loin dans la connaissance des faits, je vous invite à lire, de Bruno Ramirez aux éditions Boreál, *Les Premiers Italiens de Montréal – L'origine de la Petite Italie du Québec (1984) et Par monts et par vaux – Migrants canadiens français et italiens dans l'économie nord-atlantique 1860-1914*.

Vous n'êtes invité ni à la première de ce soir ni à la projection de mardi, à Québec où *La Sarrasine* sera présenté à la soirée d'ouverture des Rendez-vous ? Eh bien vous ne perdez rien pour attendre. Le film sort vendredi prochain à Montréal, au Complexe Desjardins, et au Clap de Québec.

De John McTiernan, avec Sean Connery, Lorraine Bracco, José Wilker, Rodolfo De Alexandre, Francisco Tsierne Tseré Rereme, Elias Monteiro Da Silva, Edineí Maria Serrio Dos Santos, Bec-Kana-Re Dos Santos Kaiapo, Angelo Barra Moreira. Scénario: Tom Schulman et Sally Robinson. Image: Donald McAlpine. Musique: Jerry Goldsmith. USA, 1992. 105 minutes. A l'Impérial.

C'EST L'HISTOIRE d'un biochimiste génial mais excentrique (Sean Connery) qui, à la suite d'un malheur personnel, s'est réfugié dans la jungle amazonienne. Après des années de silence, il lance un SOS au laboratoire pharmaceutique qui le subventionne : pour mettre au point une découverte qui va révolutionner la médecine, il a absolument besoin de matériel et d'un assistant.

On lui dépêche le matériel voulu et une assistante (Lorraine Bracco) qui, alors qu'elle aspire à un repas et un bain chaud après un voyage exténuant, a la désagréable surprise de trouver à l'arrivée un individu abominablement sexiste et inhospitalier. Bien sûr, ça va finir par s'arranger. D'autant plus que la découverte est fracassante : un sérum dont une seule injection guérit immédiatement du cancer.

Le problème du biochimiste est triple. Primo, le remède miraculeux se fabrique à partir d'une fleur rarissime : on ne la trouve que dans cette région du Brésil et elle pousse très très haut dans les arbres. Deuxio, la dose originale étant presque épuisée, il a beau utiliser la fleur en question, la nouvelle décoction se révèle inopérante. Et tertio, les bulldozers éatiques, qui s'apprennent à déplacer les populations indigènes et à décrire la précieuse forêt pour percer des routes, se rapprochent rapidement. Afin de résoudre la première difficulté, notre savant et ses amis autochtones ont imaginé un ingénieux système de câbles et de poulies qui permet aux cueilleurs de s'élever d'un arbre à un autre sans avoir à grimper jusqu'à la cime, tel Tarzan. Mais le spectateur comprend vite que les vertus curatives du produit ne résident pas dans la fameuse fleur mais dans un insecte qui, s'il y séjourne à l'occasion, peut aussi faire son nid

ailleurs. Malheureusement, aucun des deux biochimistes ne saisit les indices pourtant généreusement dispensés. Quant à la destruction de la forêt, disons que ça manque de militants écologistes dans le coin.

Voilà le type de film dont on ne parlerait pas s'il n'y avait pas ces noms célèbres au générique et un budget que l'on dit faramineux. Oui, John McTiernan a réalisé des films haut cotés au box-office: *Predator* (avec Arnold Schwarzenegger), *Die Hard* et *The Hunt for Red October* (avec Sean Connery). Oui, le film a coûté très cher, on est allé dans la forêt mexicaine, on a importé d'authentiques Indiens du Brésil et on a tourné des séquences dangereusement acrobatiques - ces séquences dans les arbres sont du restes les seuls moments enlevants de cette heure-trois-quarts, de quoi tirer une bande-annonce alléchante.

La présence de Sean Connery ne suffit pas à sauver ce film au scénario cousu de fil blanc, à la mise en scène lourde et à la bande sonore platement chargée. Il faut dire que du début à la fin, le jeu criard et sans nuances de Lorraine Bracco est excédant. Elle n'était pas mauvaise, pourtant dans *Someone to Watch over Me*, de Ridley Scott, où elle incarnait la femme du policier affecté à la surveillance de la riche et belle héritière. Bref, j'ai trouvé *Medicine Man* quelque chose, mais, surtout, tout à fait indigne de l'Impérial. Car il faut vous dire que j'aime l'Impérial. C'est de beaucoup la salle que je préfère à Montréal : dans ce cinéma délicieusement restauré, la qualité de la projection est unique. Je ne parle pas seulement de l'image, superbe, mais de tous les raffinements du son. Alors par quelle injustice ce haut lieu semble-t-il exclusivement réservé aux grosses productions (et souvent, passez-moi l'expression, aux grosses merdes) américaines ?

Pourquoi le cinéma québécois et européen — quand il offre des films visuellement spectaculaires et somptueusement sonorisés — semble-t-il exclu de l'Impérial ? (Je ne connais qu'une exception : *Cyrano de Bergerac* qui aura eu le privilège de connaître une deuxième carrière dans cette salle que méritait le film de Jean-Paul Rappeneau.)

Oui, bien sûr, il y a les problèmes des circuits concurrents de distribution. Mais, tous circuits confondus,

est-ce que des films comme *Van Gogh*, *Tous les matins du monde*, *Merci la vie*, *Being at Home with Claude*, *Le Party*, *La Tentation de*

Vénus, ou *Les Amants du Pont-Neuf* n'auraient pas droit, eux aussi, aux honneurs de la meilleure salle mont-réalaise ?

FAMOUS PLAYERS

INFO-FILM 866-0111

11h à 22h

En nomination pour **12 CÉSARS**
dont meilleur film, meilleur acteur

VAN GOGH G 9



COPIE CFP

DOLBY STEREO

Le PARISIEN G 9

avec Titi Goulet et G. Gauthier

Six Adèle présenté par

cinéma PINE 222-2234

10e SEMAINE

1:00-4:30-8:00

Tous les soirs 7-30

CERTIFICATS CADEAUX
EN VENTE DANS TOUTS NOS CINÉMAS

"PRIX DU MEILLEUR FILM ÉTRANGER"
-National Society Film Critic G 9

5e MOIS

LA • DOUBLE • VIE • DE

VERONIQUE

DOLBY STEREO

Le PARISIEN G 9

avec STE CATHERINE G

12:50-5:15-9:25

Les Films du Crépuscule
présente:

Sélection
Vues
d'Afrique
1991 G 9

DE HOLLYWOOD

À TAMANRASSET

Le PARISIEN G 9

3:10-7:20

Du réalisateur de FEMMES AU BORD DE LA CRISE DE NERFS

G

« À la fois dramatique,
divertissant, drôle et
carrement touchant... »

Franco Nuvvo,
Le Journal de Montreal



« Une coupe de champagne... C'est exquisément interprété,
et réalisé avec une entraînante vivacité. »

Françine Laurendeau, Le Devoir

« J'aimais un tandem mère-fille
n'aura été aussi décapant. »

Marc-André Lussier, CIBL



Victoria Abril Marisa Paredes Miguel Bosé

TALONS AIGUILLES

UN FILM DE PEDRO ALMODÓVAR

LE DEVOIR **CFGL 105/7**

version française

CFP
ÉDITIONS

DOLBY STEREO
Le PARISIEN
ARC STE CATHERINE G 886 3806

1:30-4:15-6:50-9:20

DOLBY STEREO
LAVAL
CENTRE L'ARL G89 7178

Tous les soirs 7:00-9:40
COUCHE-TARD sam 11:50

v.o. espagnole, s.t. anglais au LOEWS

" ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ "

LE MEILLEUR FILM QUE J'AI VU DEPUIS DES ANNÉES.
IL MÉRITERAIT L'OSCAR DU MEILLEUR FILM!"

-Daphne Davis, American Woman

G
10A
PARENTAL STRONGLY CAUTIONED
Some Material May Be Inappropriate for Children Under 10

hear my song

CFR 92.5

MIRROR

version o.anglaise

DOLBY STEREO
LOEWS

12-20-2-40
5:00-7:15-9-30
COUCHE-TARD sam 11.45

Présentement à l'affiche!

USA STE CATHERINE Q. 867.7637

EN NOMINATION POUR 11 CÉSARS



JEAN-LOUIS LIVI
présente

GÉRARD DEPARDIEU
JEAN-PIERRE MARIELLE
ANNE BROCHET

*Tous les matins
du monde*






1:00 - 3:10 - 5:20
- 7:30 - 9:45

1:00 - 3:10 - 5:20
- 7:30 - 9:45

DESJARDINS



LE DAUPHIN



COMPLEXE DESJARDINS

BEAUBIEN PRÈS D'IBERVILLE

Sam. et Dim. : 2:00
- 4:30 - 7:00 - 9:30
Sem. : 7:00 - 9:30

«IL NOUS MET TOUS K.O.
Le saisissant film de Beaudin révèle toute la mesure du talent de Roy Dupuis. Comme un boxeur dans son ring, il fonce dans son rôle tête baissée et frappe avec toute la force de son corps: **LE COMBAT EST MAGISTRAL !** »
- Richard Martineau, Voir

**"LA PASSION BRUTE, ABSOLUE, UNIVERSELLE !
Un film-cri aux images poignantes et au rythme fou."**
- Huquette Roberge, La Presse

**"Being at home... est une sorte de tragédie grecque
qui parle de la passion, de la folie
et de la profonde incapacité de vivre."
- Odile Tremblay, *Le Devoir***



UN FILM DE
JEAN BEAUDIN

Being
 at home
 with
Claude

AVEC
ROY DUPUIS
 ET
JACQUES GODIN

CI HUMAÎTÉ TOURNÉ ET EST
 PRÉSENTÉ EN LANGUE FRANÇAISE

14 ANS
 PLUS

"LES MEILLEURS SÉLECTIONNÉS"
 CANNES 1989

BASE: BILLYEUX ET FOTOMONTABLE - RÉSISTANCE VARIANTE

 Les Cours Mont-Royal

 ALLIANCE
 

2^e SEM.

ST-DENIS & ST-CATHERINE

 **BERRI** 

CARREFOUR LAVAL
 2330, BOUL. LE CARREFOUR

TERREBONNE
 1071, CHEMIN DU COTEAU 477-6644

JOLIETTE
 JOLIETTE

BROSSARD
 MAIL CHAMPLAIN

SHERBROOKE
 CAPITOL

ST-JEAN
 BOTTE À FILMS

LANGELIER
 CARREFOUR LANGELIER 255-5551

ST-JÉRÔME
 CARREFOUR DU NORD 436-9944

TROIS-RIVIÈRES
 FLEUR-DE-LYS

UN COUPON RABAIS DE 50%
 EST DISPONIBLE DANS
 LES STATIONS-SERVICE
 PETRO-CANADA PARTICIPANTES

RETOUR D'UN
GRAND FILM!

GÉRARD DANS UN FILM DE
DEPARDIEU AILAIN RESNAÏS



MON ONCLE D'AMÉRIQUE

AVEC LA COLLABORATION DU
PROF HENRI LABORIT

SCÉNARIO
JÉAN GRUAULT

4^e SEM.

Tous les soirs: 7h, 9h20
Dim.: 2h, 4h30, 7h, 9h20



Festival

5^e MOIS

35, MILTON (angle Clark/Sherbrooke) 849-7277

EN NOMINATION
MEILLEUR FILM
ÉTRANGER - CÉSARS 92

Tous les soirs: 7h30, 9h15

TOTO

LE HEROS

UN FILM DE
JACO VAN DORMAEL

Mar. et sam.: 5h30, 7h30, 9h15
Dim.: 1h30, 3h30, 5h30, 7h30, 9h15



CINÉMA

Une perle d'humour, de flegme, d'absurde et d'élégance

Hear My Song

Réal : Peter Chelsom. Scénario : Peter Chelsom et Adrian Dunbar. Avec Ned Beatty, Adrian Dunbar, Shirley Anne Field, Tara Fitzgerald, William Hootkins, Harold Berens. Image : Sue Gibson. Musique : John Altman. En v.o. anglaise au cinéma Loews.

Odile Tremblay

DANS LA PLUS pure tradition britannique où l'humour est tissé de flegme, d'absurde et d'élégance en chapeau melon, mais avec un air de jeunesse en prime, voici qu'une comédie adorable nous parvient de la verte Angleterre. Cette dernière se tenait pourtant bien coite depuis quelque temps, voici qu'elle ressuscite au septième art. *Hear my song* de Peter Chelsom est un vent frais d'humour, de romantisme et de loufoquerie. En plus, c'est bien tourné, bien rythmé, bien joué. Bref, la perle.

D'autant plus étonnant que le film est le coup d'essai d'un obscur cinéaste de 35 ans qui n'avait jusqu'ici réalisé que des courts métrages et des commerciaux. Mais il se spécialise dans l'humour et les dialogues « punchés ». Ça paraît. *Hear my song* donne dans le trépidant.

Ceux qui en ont jusque là des films tragiques où les méchants sont récompensés et les bons punis reviendront avec plaisir aux bonnes vieilles formules éprouvées : romantisme, humour et « happy end ». Mais pas bébéte pour autant. Au contraire. On sent ici l'influence des frères Coen, dans un comique de mimiques et de situations déboulantes, doublé d'une caméra soignée, agitée. On pense aussi au sens du tempo d'un Jaco Van Dormael qui lui aussi nous livrait dernièrement une première oeuvre étonnante de charme et de poésie. On sent surtout la très britannique influence de l'écrivain G.K. Chesterton, jadis grand amateur d'obèses ultra-légers qui volent comme des ballons sur un monde de dérision. Mais je délire peut-être.

Ned Beatty joue Peter Chelsom dans *Hear My Song*.

Le film est inspirée d'une histoire vécue : celle du ténor irlandais Joseph Locke, voix d'or de ces dames, qui s'évada d'Angleterre en 1950 pour fuir le fisc, et fut remplacé sur les scènes par un imposteur oeuvrant sous le pseudonyme de Mr X. Sur cette trame historique, Peter Chel-

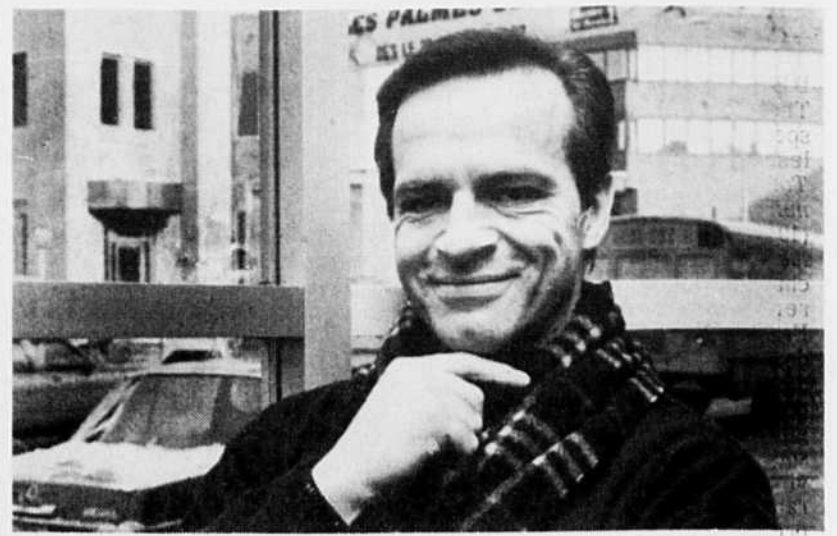
som a brodé le film que voici :

Au centre de *Hear my song* : Micky O'Neill (Adrian Dunbar), gérant du *Heartly*, vieille salle de spectacle quelque part en Angleterre. Il est fiancé à Nancy, une belle jeune hygiéniste dentaire (Tara Fitzgerald). Tout va bien pour lui. Mais un

beau jour, il invite Mr X. (William Hootkins) à se produire dans sa boîte, tout en le prenant pour le vrai Joseph Locke. Or, ce dernier, a eu avant sa fuite en Irlande, trente ans plus tôt, une aventure avec une reine de beauté Cathleen (Shirley Anne Field). Cathleen est la mère de Nancy, la flamme de Micky, et elle n'apprécie pas qu'on la dupe avec un faux Jo. Voici donc Micky parti sur les routes d'Irlande. Il veut mettre la main sur le vrai Joseph Locke et le convaincre de se produire en Angleterre où la police cherche depuis trente ans à le coffrer pour évasion fiscale.

Il y aura des rencontres dans des tours venteuses, des vaches vendues dans des encans de campagne, des arracheurs de dents sévissant à coups de whisky, des courses dans la lande irlandaise et des amours retrouvées qui chantent à la lune dans une salle frémissant sous les coups de béliers des démolisseurs. Jo Locke (Ned Beatty) retrouvera son passé, sa voix, son public, sa dulcinée.

Cette comédie n'a peur ni la romance ni du fantastique. Adrian Dunbar, dans la peau de Micky, a de ces mimiques drôlatiques vraiment irrésistibles. Toute la distribution prend un bain d'humour flegmatique désoyable. William Hootkins, Ned Beatty et leurs comparses ont cette drôlerie des gros, à la fois souples et pesants, dont les Britanniques sont si friands. Certaines scènes, la finale surtout, exploitent ce type d'obèses aériens. C'est vraiment l'intelligente direction de Peter Chelsom qui crée le climat farfelu et sympathique. Le cinéaste n'a fait aucune de ces concessions techniques qui déparent trop souvent les comédies. La beauté des images (certains paysages d'Irlande sont magnifiques), le rythme fou, les dialogues qui s'embobinent, l'excellente musique, la poésie romantique qui baigne le tout achèvent de faire de *Hear My Song* un film au charme fou à l'adresse de tous les publics.



Germain Houde

PHOTO JACQUES GRENIER

GERMAIN HOUDE

Le plaisir de reproduire

Hervé Guay

POUR LA 74e fois devant public, Germain Houde va jouer le rôle-titre des *Palmes de monsieur Schutz*, le succès théâtral de l'été dernier. Cette fois, au théâtre Saint-Denis. Il est d'ailleurs loin d'être étranger au succès de la pièce puisque la critique a louangé son interprétation de Rodolphe Schutz et qu'au-delà de 70 000 spectateurs sont venus constater sur place ce qui en était.

Les nombreuses représentations précédentes n'ont pas lassé le comédien pour qui c'est toujours un plaisir de reprendre le rôle. Une chose qu'il trouve trop rare à son goût pour les productions québécoises. « On est plus près de la frustration qu'autre chose. Imagine, des gens qui travaillent des grands personnages de la tragédie ou de la comédie. Ils jouent ça 22, 23, 24 fois. C'est affreux. Tu répètes deux mois pour jouer ».

Quand on lui demande si ce n'est pas un peu ennuyeux tout de même après quelques mois, Germain Houde bondit : « Pas du tout. Tu découvres encore plus de vérité, de simplicité, de naturel dans le personnage. Tu peux le jouer encore plus comme si ça allait de soi. Tout est beaucoup plus intégré. Tu vas plus loin. Plus loin parce que c'est plus simple. Tu joues vraiment l'essentiel des scènes. Tu l'amuses, d'une part, et en même temps, t'es plus précis. Autrement dit, tu lignes ».

Et puis, selon lui, la satisfaction est encore plus grande d'avoir affaire à un personnage comme Schutz. En le lui confiant, Denise Filiatrault lui a mis entre les mains un diamant. « Un personnage comme ça quand tu le réussis, c'est un cadeau ». De plus, il y avait longtemps que Germain Houde avait envie d'aborder sur scène un rôle de composition.

« Schutz, c'est vraiment le personnage de composition. Il a rien à voir avec moi. Il est gros, arriviste, vraiment direct, un peu bourru, c'est vraiment un personnage que tu confectionnes. Pis j'avais ma petite idée et ça a donné des résultats. Ça, j'ai été vraiment très très heureux de ça ».

Satisfait aussi d'avoir derrière lui une année 1991 bien remplie (*Les filles de Caleb*, *Love-moi*, *L'assassin jouait du trombone*) et que 1992 promette à nouveau. « Je suis privilégié. Mais en même temps, je mets beaucoup de ma vie. J'investis beaucoup dans ce que je fais parce que j'ai envie de faire un travail d'artiste ».

« Y en a pour qui le métier est quelque chose qu'ils aiment mais qui n'est pas une priorité dans leur vie. Tandis que moi, c'est vraiment la priorité de ma vie parce que je suis parti d'un milieu — merveilleux — mais qui ne me prédisposait pas du tout à une carrière artistique au départ. Et pour moi, d'accéder à l'art, c'est un des plus beaux cadeaux qu'on peut pas faire à quelqu'un ».

« Je trouve qu'il y a des gens qui prennent peut-être ça à la légère. Je trouve que le climat actuellement est pas sérieux. Je ne veux pas dire qu'il faut être sérieux-intense mais je trouve que les gens sont pas précis, ni branché, qu'ils ne prennent pas position. Moi, j'ai décidé de m'engager et quand j'aborde quelque chose, j'y vais à fond, je cherche. J'ai toujours eu cette obsession-là ».

« Et ce qu'il y a de merveilleux dans le fait d'être un artiste, un acteur, c'est que tu as accès à la magie, c'est que tu inventes un monde, tu crées, tu pars de l'abstrait. Tu crées des choses avec même pas tous les

éléments. Simplement les éléments de base. Et pour les spectateurs, tu rends quelque chose de vivant, vrai. Ils ont l'impression de vivre ou de revivre des choses qui appartiennent à leur vie à eux... »

Dans cette veine, Germain Houde situe le théâtre au sommet de la hiérarchie de son métier d'acteur (« le geste essentiel, le plus beau, le plus noble »). Il ajoute : « Avoir accès directement au public, recréer chaque soir. Et reproduire, j'aime ça. J'aime ça donner du bonheur au monde ».

Il avoue cependant une autre passion : le cinéma. « C'est pas du tout la même chose. Mais quand tu commences à posséder ton métier d'acteur de cinéma... Ça, ce jeu-là, ce monde-là, j'adore ça ».

Près de la quarantaine, il se sent prêt pour d'autres défis : la mise en scène et l'enseignement, notamment. « J'ai envie de travailler avec d'autres acteurs parce que, un moment donné, on a une méthode de travail qu'on a vérifiée, on voit quels résultats ça peut donner. Y a des pièces des fois que je vois, je me dis : tiens ça, j'aimerais ça monter ça ».

« D'ailleurs, moi quand je travaille dans une pièce de théâtre ou même dans un film, mais plus encore au théâtre, j'ai tendance à la voir globalement. C'est-à-dire à me voir, moi, dans l'espace qui a été déterminé, de voir le sens de ma place par rapport aux autres. Je le vois dans ma tête ça ».

Germain Houde, qu'on sent si préoccupé par l'aspect matériel du théâtre, convient également que son physique très typé a sans doute contribué à faire avancer sa carrière.

« Si vous me regardez, j'ai des traits très définis. Ça fait partie de moi. Je suis très branché sur la terre, très matériel. Vraiment, je cherche à incarner le personnage, à me transformer, moi, par un personnage. Donc c'est une métamorphose physique ».

A son avis, son type, sa physiologie auraient pu aussi le caser dans des rôles stéréotypés. « J'aurais pu me faire avoir par ça si je m'étais pas forcé. Parce que des gens comme moi, on n'en a toujours besoin un peu. Si j'avais pris le métier d'acteur comme quelque chose de secondaire dans ma vie. De faire des méchants, des flics, des choses comme ça — j'ai aucun jugement à porter là-dessus... Heureusement qu'il y a des bons agents de casting ! »

Encore cette année, du reste, Germain Houde pourra se mettre sous la dent au moins quatre rôles des plus différents au théâtre. Après Schutz, il sera le protagoniste de *Pierre* de Marie Laberge au Café de la Place (un saint à ses dires), ensuite il participera pour la première fois à un spectacle du Théâtre Ubu (*Luna Park*, au nouveau Musée d'Art contemporain) pour finir en psychopathe à La Licorne cet automne (dans l'adaptation à la scène d'une correspondance qui lui tient à coeur). Et il est aussi question de tournage.

L'explication de ses succès actuels : « Comme beaucoup de gens, je sais pas tellement ce que c'est que l'amour. C'est une notion assez abstraite. Le seul endroit où je peux savoir ce que c'est qu'un rapport amoureux, c'est à dire un rapport qui nourrit la vie, c'est avec le métier que je fais. J'ai connu l'amour quand j'avais 18 ans, quand j'ai commencé à faire du théâtre. Et c'est un amour vrai, qui est passé de la passion à quelque chose qui m'aide à vivre, qui enrichit mon existence ».

FILMS/ VIDÉO

Yves d'Avignon

FAUT PAS DIRE À MAMAN QUE LA GARDIENNE MANGE LES PISSENLITS PAR LA RACINE

(V. fr. de *Dont I Tell Mom the Babysitter's Dead*)

Comédie dramatique avec Christina Applegate, Keith Coogan et Joanna Cassidy. Simultanément le 19 février.

Pendant que la mère a quitté le pays pour l'Australie durant plusieurs semaines, une ado et ses quatre frères sont confrontés à la mort de la gardienne. Débarassés du corps sans alerter leur mère, ils se retrouvent sans le sou. En tronquant un curriculum vitae, la plus vieille fait de l'argent en devenant adjointe à la directrice d'une compagnie qui confectionne des uniformes. Bien malgré

elle, ses ennus se poursuivent quand elle ne s'entend plus avec la réceptionniste, qui se trouve à être la soeur de son amoureux.

TOUCH AND DIE

Drame politique avec Martin Sheen et Renee Estevez. En anglais le 20 février.

Un ingénieur est assassiné, violence gratuite pense-t-on, avec les mains coupées. Une Française et un marin africain sont également retrouvés dans des circonstances semblables. Aucun lien entre ces crimes. S'agit-il de l'oeuvre d'un maniaque ? Un journaliste américain basé à Rome porté vers la bouteille est appelé à enquêter. C'est alors qu'il découvre une série d'indices terrifiants qui pointent en direction du Universal Nuclear Consortium. Pour tout journaliste,

c'est en quelque sorte une très grosse histoire, mais de l'écrire pourrait lui être fatal.

STAYING TOGETHER

Une comédie de Lee Grant. Avec Sean Astin, Stockard Channing, Dermot Mulroney, Melinda Dillon et Levon Helm. Simultanément le 19 février.

Jeunes et séduisants, les frères McDermott font la vie merveilleuse dans leur ville d'origine. Leur rêve : reprendre le commerce de leur père, le célèbre restaurant McDermott's Famous Chicken, pour le rendre encore plus florissant. Ce rêve vole en éclats quand le père s'en départs à leur insu. Leur avenir étant moins sûr, chacun doit maintenant chercher sa voie. Brian quitte la maison pour travailler chez un rival ; Kit se consacre entièrement à l'entraînement en vue du marathon ; Duncan passe la majeure partie de son temps à tenter de perdre sa virginité. Tous en nouvelle vie, fraternité aidant, ils découvrent aussi de gagner en maturité ne les éloignera pas nécessairement l'un de l'autre.

LOVE HURTS

Comédie réalisée par Bud Yorkin. Avec Jeff Daniels, Judith Ivey, John Mahoney et Cynthia Spikes. En an-

glais le 20 février.

Quand vient le temps de discuter japon, Paul, récemment divorcé, ne semble jamais pris de court. Mais ses démarches amoureuses en prennent pour leur rhume quand il est forcé de passer le week-end avec son ex et ses enfants, où le divorce a sans doute laissé des séquelles. Discussions virulentes et coups de poing virovent plus vite qu'il en faut à la passion qui a déjà existé entre eux. Une nouvelle rencontre romantique nous amène à une conclusion hilarante.

Également disponibles

Spies, Lies and Naked Thighs (en anglais le 19 février) : à la recherche d'un assassin féminin, un agent du CIA doit à nouveau entreprendre la plus terrifiante bataille de sa vie... avec son ex-femme.

The Crucifer of Blood (avec Charlton Heston et Richard Johnson. En anglais le 19 février) : Sherlock Holmes et Dr Watson font face à un des plus mystérieux scénarios de leur vie.

À venir

Texasville (26) ; *Le défilé* (26) ; *Le porteur de serviettes* (26) ; *L'envers de la médaille* (28) ; *Delicatessen* (15) ; *Love-Moi* (27).

Maintenant à l'affiche!

« Au delà de la peur... la magie des volcans. »
Sophie Andrieu Blandin, Radio-Canada

« La lave crépète, explose, comme si vous y étiez. »
Odile Tremblay, Le Devoir

« L'enfer, comme si vous y étiez. »
Serge Dussault, La Presse

Le film le plus explosif de l'année.

IMAX

Renseignements: 496-4629

BARBARES, ENVAHISSEURS, ÉTRANGERS, IMMIGRANTS, ITALIENS, SARRASINS...

UN FILM DE la PAUL TANA

la SARRASINE

ENRICA MARIA MODUGNO TONY NARDI JEAN LAPOINTE

SÉLECTION OFFICIELLE, FESTIVAL DE BERLIN 1992

À L'AFFICHE DÈS LE 21 FÉVRIER

DELICATESSEN

MARTINI CAFE CAMPUS CKOI 96.9 FM

21. SEM

CENTRE-VILLE 39 2001, RUE UNIVERSITY

Madame Bovary

UN FILM DE CLAUDE CHABROL AVEC ISABELLE HUPPERT

19. SEM

MARTINI CAFE CAMPUS C'hampigny

CENTRE-VILLE 39 2001, RUE UNIVERSITY

Gilbert David

DEPUIS sa fondation en 1977, le Théâtre Petit à Petit a produit 26 spectacles, dont 23 créations parmi lesquelles on compte notamment *Tournez la plage* (1981), *Passer la nuit* (1983) et *Ce qui reste du désir* (1987) de Claude Poissant, et *Les Feuilles* (1987) de Michel Marc Bouchard, qui a franchi le cap des 200 représentations au Québec et en France. Mais, la tournée française des *Feuilles* en 1990, malgré un indéniable succès de presse, n'a pas réussi à faire ses frais et la compagnie s'est retrouvée au moment de son bilan annuel avec un déficit d'environ 160 000 \$. Une somme considérable, dans un contexte où le théâtre, pris globalement, n'est déjà pas suffisamment soutenu par les divers paliers gouvernementaux.

Il y aurait eu de quoi être découragé... Mais, une fois le choc passé, le Petit à Petit a réaffirmé sa volonté de poursuivre ses activités, quitte à mettre en veilleuse des projets plus ambitieux, le temps de résorber ses dettes. Il faut aussi savoir que ce théâtre, au fil des ans, a partagé son champ d'intervention en deux secteurs, soit d'une part les créations destinées au public adolescent, lesquelles empruntent le circuit scolaire des polyvalentes et, d'autre part, les spectacles qui visent le grand public et qui sont joués d'abord en résidence, avant d'être éventuellement offerts en tournée.

Depuis 1989, une année faste sur le versant grand public puisque le Petit à Petit a alors produit *Les Amis*, une adaptation de la pièce de Kobo Abe, et coproduit avec le Théâtre de Quat'Sous. *L'Éveil du printemps* de Wedekind, c'est cependant la création pour adolescents qui a été privilégiée. Après le succès remporté par *La Magnifique Aventure de Denis St-Onge*, de François Camirand et René Richard Cyr, créée en 1988 et jouée durant trois ans, la compagnie créait l'an dernier *Marco chaussait des dix*, du même tandem, une pièce actuellement en tournée un peu partout au Québec.

À l'occasion de la création de *L'an de grâce* qui prend l'affiche en début de semaine à la salle Fred-Barry de

L'éternel retour de la création collective

PàP2 présente *L'An de grâce* à la salle Fred-Barry



Alexis Martin, Claude Poissant et René Richard Cyr.

la Nouvelle Compagnie théâtrale, l'actuelle codirection artistique du théâtre Petit à Petit, composée de Marie-France Bruyère, René Richard Cyr et Claude Poissant, en profite pour lancer la nouvelle appellation de PàP2, qui sera accolée dorénavant aux seuls spectacles qui visent le grand public.

Au moment où je rencontre René Richard Cyr, Alexis Martin et Claude Poissant, les trois auteurs de *L'an de grâce* qui, chose plus étonnante, en signent aussi conjointement la mise en scène, l'équipe en est, 10 jours avant la première, à l'étape de l'harmonisation ultime de sa démarche. Celle-ci a eu un caractère assez inusité, à cheval entre l'écriture d'auteur et la création collective. « En mai dernier, précise Cyr

qui se fait le porte-parole du trio, nous avons eu l'idée, Claude Poissant et moi, de réunir trois comédiennes à qui nous demanderions ce qu'elles avaient le goût de jouer chacun comme personnage, dans l'intention de jumeler chaque interprète à un auteur qui verrait à l'écriture de ce rôle. »

Cyr et Poissant demandent alors à Markita Boies, Marie-France Lambert et Dominique Leduc d'identifier le personnage de leur rêve, puis l'équipe des auteurs-metteurs en scène est complétée par la venue d'Alexis Martin (ce dernier est connu avant tout comme comédien — il est présentement l'étonnant Lucky du *Godot* de Brassard au TNM —, mais il avait déjà déposé des textes au Petit à Petit pour un autre projet laissé en

plan faute de fonds).

Le projet se met en marche avec comme premier objectif d'aboutir à un jet final avant Noël. Auteurs et comédiennes travaillent d'abord par paires. « L'accord initial, précise Cyr, a porté sur la volonté qu'ont eu trois gars d'écrire un personnage féminin actuel en étroite collaboration avec une comédienne. On s'est retrouvés devant trois fantasmes : l'une avait le goût d'incarner « une chienne finie », l'autre « une décrochée », et la troisième « une Juliette des temps modernes ». Aucune ne voulait jouer une victime. Chaque auteur s'attendait bien sûr à réécrire à partir du moment où commencent les répétitions et la production du spectacle comme tel. L'idée de départ, c'était pour les auteurs de se

mettre en situation d'écrire pour quelqu'un, de devenir responsable d'une vie. »

Alexis Martin se dit très content de cette méthode anarchique qui lui apparaît propice à l'exploration dramatique de plusieurs tons et d'imaginaires différents. « Nous nous sommes engagés, précise Poissant, dans un processus ouvert, plus souple que lors d'une production habituelle. Cette liberté dans la création est un fcteur de découvertes. » « Je vois ça comme un essai qui permet de maintenir dans l'écriture une multiplicité de sens », renchérit Cyr.

Même si les trois auteurs n'ont pas souhaité s'appuyer sur une convention réaliste, ils ont convenu ensemble d'un cadre minimal où venaient s'inscrire les personnages. « À la

mort de leur mère, trois sœurs de 23, 28 et 36 ans, se retrouvent pour prendre connaissance du testament, raconte Poissant et, à partir de là, chacune va être confrontée à une espèce de bilan personnel qui oscille entre l'espoir et le désespoir. Puis survient un homme, joué par Patrick Goyette, qui sera la révélateur du monde latent, enfoui, de chaque femme. » « C'est une pièce, enchaîne Cyr, sur la difficulté de *dealer* avec la réalité. Que ce soit parce que l'on est confronté au travail abrutissant, à la tentation de vivre dans le passé ou à celle de fuir dans l'irréel. » « Chacune des sœurs, ajoute Poissant, se trouve devant la nécessité d'assumer la responsabilité de ses gestes et de ses pensées. »

Les trois auteurs estiment que l'entreprise a permis de préserver dans le spectacle des zones mystérieuses qui sont nées justement de la juxtaposition d'univers travaillés séparément, à travers une formule qui favorise le constant brassage des idées. « Il peut sembler absurde, note Poissant, qu'une production ait trois metteurs en scène, mais c'est à ça qu'une compagnie comme la nôtre peut et doit servir : expérimenter de nouveaux modes d'écriture et de création, sans être astreint à des horaires rigides. L'expérience s'est avérée très gratifiante, chacun ayant sa marge de liberté : par exemple, nous avons rencontré le scénographe David Gaucher séparément et chacun a choisi le costume de son personnage. Même à l'étape finale, les trois metteurs en scène proposent une vision globale à tour de rôle, ce qui entraîne des déplacements de sens rendant possible un regard neuf. »

Avec *L'an de grâce*, le PàP2 fait donc confiance à une approche longue, étalée sur plusieurs mois, de la création théâtrale. Périodiquement depuis 25 ans, le théâtre au Québec a donné lieu à des expériences marquantes où se risquait ainsi un imaginaire branché directement sur l'intersubjectivité de l'acte créateur. Cet éternel retour de la création collective constitue, sinon un gage de réussite assurée, un signe qui ne trompe pas de la vitalité de la théâtralité au présent.

Richard Séguin, à la recherche de l'entrevue perdue

Richard Séguin

Au Spectrum du 19 au 22 février
20 h 00

Sylvain Cormier

RICHARD SÉGUIN au bout du fil, dans une cabine téléphonique. Il sort du YMCA, où il vient de s'entraîner, et s'en va au Métropolis, pour l'enregistrement de l'émission du même nom. À six jours de la première montréalaise de son nouveau spectacle, mercredi prochain au Spectrum, il n'a plus un instant à lui. « Mon seul refuge, c'est la scène », observe-t-il. On a quelques minutes pour parler du spectacle, quelques minutes pour augmenter l'entrevue d'octobre, réalisée à la sortie de l'album, qui n'a jamais été publiée parce qu'il n'y avait rien à publier.

J'aimerais bien vous faire entendre la cassette de cette entrevue-là. Pendant une dizaine de minutes, ça va. Le signal est faible, mais on entend distinctement la conversation. Et puis, Richard Séguin se met à parler de plus en plus vite, avec la voix de quelqu'un qui respirerait un peu plus d'hélium entre chaque phrase. Moi aussi, d'ailleurs. Bientôt, l'enregistrement devient inintelligible. Du côté b, rien. Que dalle. Saletés de batteries. Les neuf-dixièmes de mon entrevue avec Richard Séguin perdus pour la gloire, et la moitié de ce qui a survécu réduit à un dialogue de *chipmunks*.

Voyons ce qui subsiste. Pas grand-chose, en vérité. À peine l'amorce d'une discussion qui allait s'avérer passionnante — je sais, je ne suis pas en mesure de le prouver, mais on était deux. Demandez à Richard. Moi, j'enregistrais en toute quiétude, ne cherchant pas le moins du monde à mémoriser ses interventions, me concentrant plutôt sur ce qu'il me donnait à penser. La technique de-

vait s'occuper du reste.

C'est d'autant plus dommage qu'on avait bien fait les choses. On avait cherché un coin agréable pour causer, à l'extérieur parce que c'était le dernier vendredi de l'été indien et qu'il aurait été bête de s'enfermer. On avait trouvé une table de pique-nique au bout du grand hangar d'IMAX dans le Vieux-Port. Je le revois sortant sa guitare de l'auto. « Je la traîne avec moi. On m'en a sauté plusieurs comme ça... »

Attablés entre Montréal et le fleuve, on avait repris là où l'on s'était laissé la dernière fois, c'est-à-dire au Spectrum en avril dernier, au très émouvant Spectacle 1 des Artistes pour la paix. Une soirée inoubliable. Les Séguin, réunis pour l'occasion, avaient redonné leur *Sam Séguin* de 1973, le premier chant incantatoire dans la vie d'auteur-compositeur-interprète de Richard. Tous les participants, sur scène comme dans la salle, avaient été portés pendant des semaines par l'événement, Richard le premier. Il était en « temps d'écriture » à ce moment-là, et l'album (*Aux portes du matin*) en est imprégné. On ne peut lire *Terre de Cain*, son recensement (et sa dénonciation) des « violences héréditaires », que dans la continuité de sa participation au mouvement pacifiste : « Caméras câblées ! Sur la guerre et la haine ! Liberté qu'on enchaîne à l'heure fixe des nouvelles ».

Aux portes du matin, c'est avant tout l'affirmation d'une voix. L'instrumentation y est brillamment économique, sur le mode du qu'est-ce qu'on-enlève plutôt que sur celui de l'ajout et de l'enflure. La voix est pleine de force et de douceur, presque incantatoire, mais toujours à l'avant-plan, toujours consciente de son immense pouvoir. On avait devisé longuement sur le sujet. La cassette en a conservé un petit bout. « Je viens de me rendre compte que c'est la voix qui trace et commande ma rythmique, mon esthétique musicale,

qui établit l'espace que je veux traduire. » Là-dessus, avait-il avoué, les quelques shows livrés au Brésil avec l'équipe de Milton Nascimento avaient été déterminants. « Je suis revenu avec l'envie de laisser la voix s'exprimer. J'en avais parlé à mon équipe, à Réjean (Bouchard) et à Hélène (Dalair), en disant : je vais prendre la part vocale, il n'y aura pas de solos, pas de saxophone. Cette dimension-là, je m'en occupe. »

Ce qui, tout naturellement, nous avait mené aux cours de chant qu'il continue de suivre. « Je travaille encore ma voix avec Lucette Tremblay. J'en ai besoin. Elle vient voir mes spectacles et me dit : c'est étrange, ce que tu fais avec ce qu'on apprend ici. Avec elle, je chante du classique italien, du Fauré. Quand tu abordes le travail de la voix, au niveau du corps, c'est la même règle pour tout le monde. C'est un muscle. Je sais que c'est ma voix qui va faire progresser ma musique. »

C'est à peu près là que le ruban s'affole. De ce qui avait suivi, je me souviens seulement de longues réflexions sur le temps, la vie et la mort, trop éclatées pour que je sache par quel biais les rattraper. Le jour tombait sur le St-Laurent, et l'on avait savouré tous deux « l'heure des instants qui glissent entre nos doigts » (*C'est l'heure*). Pour les détails, je suis obligé de m'en remettre à la mémoire de Richard, la mienne ayant

été confiée à une machine.

Alors que je le ramenais chez lui dans ma Chevrolet aux milles bruits, on avait parlé de Gnette Reno, d'une entrevue que j'avais réalisée avec elle et que je m'empresse de raconter à qui veut l'entendre, et lui me confiait à quel point Madame Reno comptait dans la famille Séguin, qu'il s'était déjà rendu à sa maison de Boucherville pour lui offrir une chanson, comme ça, pour le plaisir — peu lui importait qu'elle l'utilise ou non —, et il s'était rappelé avec émotion qu'elle avait pleuré en disant qu'on ne lui avait jamais fait de cadeau comme ça, gratuitement, sans rien demander en retour. De cette conversation en auto, je me souviens très bien. Elle est gravée dans mon esprit. Finalement, c'est plus sûr.

Au bout du fil, je tente de retrouver, justement, le fil de notre conversation perdue. Je reviens à l'album, à son caractère dépouillé, à la prépondérance de la voix. Comment la transposition à la scène s'est-elle effectuée ? « En continuité. D'un côté, j'ai beaucoup de difficulté à parler du spectacle parce que je suis à la remorque de mes chansons. Mais il y a peut-être un aspect que tu as ressorti qui n'est jamais ressorti ailleurs, tu te souviens, quand tu m'avais parlé de l'aspect incantatoire de mes chansons ? » Je reçois ces paroles comme un baume sur ma plaie. L'entrevue a donc eu lieu, puisqu'il

m'en reparle. « Ça a fait son chemin dans ma tête. Cet aspect-là, je le retrouve beaucoup plus en spectacle. »

Trente spectacles en province et 70 000 copies de l'album plus tard, Richard Séguin, ses musiciens et ses chansons ont en effet beaucoup voyagé. La très belle *Avec toi*, par exemple, dont le texte a pris un tout autre sens lorsque chanté devant un public qui se l'approprie : « Tu vois, je suis resté ! Amoureux, maladroït ! Je suis venu t'attendre ! Tout comme autrefois » Richard confirme : « C'est reçu comme ça. Il y a des chansons qui commencent déjà à avoir plus de poids, de par la réaction des gens. C'est extraordinaire, la façon dont les bouts de papier deviennent des chansons qui finissent par rallier beaucoup de monde. C'est rassurant. »

Au moment de structurer le spectacle avec son équipe de musiciens (Dalair, Bouchard, Jeff Smallwood, Pierre Duchesne et Denis Toupin), c'est précisément à partir de l'expérience intimiste de sa tournée solo de l'été 91, dans les petites boîtes du nord de la province, qu'il a puisé sa méthode de travail. « J'ai rassemblé tous les musiciens, et je leur ai dit,

venez-vous en, on va monter le show dans la cuisine. On s'est assis avec des guitares acoustiques, le bassiste avait amené un petit ampli, le *drummer* un conga. Quand on est arrivé sur scène, toutes les harmonies vocales étaient placées, toutes nos partitions de guitare étaient claires. Ça a vraiment donné un noyau central. C'est complètement autre chose que de se retrouver ensemble sur un grand stage, tous *pluggés*. D'autant plus que notre *band* est un peu plus vieux que ceux que j'ai connus, les références sont les mêmes. On a tous passé au travers de Buffalo Springfield, Poco, l'univers des guitaristes. »

Des guitares et des voix. Du folk-rock dans son acception la plus pure. À preuve, en plus du matériel des deux derniers albums et *Le quotidien* des Séguin, il y a même une vieille chanson de Bob Dylan inscrite au programme, sur des paroles françaises de Pierre Delanoë, telle que la chantait Hugues Aufray. « Je suis allé chercher dans mon adolescence cette chanson qui m'avait marquée, parce que ma fille l'avait réécoutée et avait vibré de la même façon que moi à l'époque. » Laquelle ? Réponse mercredi.

VIENS VERS MOI

The PHANTOM of the OPERA
de ANDREW LLOYD WEBBER
mis en scène par HAROLD PRINCE

PROCUREZ-VOUS DÈS AUJOURD'HUI VOS PLACES POUR LE RETOUR DU PHANTOM!

À PARTIR DU 16 DÉCEMBRE 1992 ; REPRISE POUR UN TEMPS LIMITÉ!

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts, Montréal

RÉSERVEZ UNE SOIRÉE AVEC LE PHANTOM
(514) 790-2222

Billets en vente également au guichet de la Place des Arts et aux guichets TicketMaster (situés dans certains magasins de La Baie)

Groupes: (20 personnes minimum) téléphonez : (514) 874-9153 au Québec (416) 925-7466 en dehors du Québec

Version originale! En anglais avec des surtitres en français.

THÉÂTRE DU RIDEAU VERT
DIRECTION : YVETTE BRIND'AMOUR • MERCEDES PALOMINO

25 FÉVRIER
AU 21 MARS 1992

les deux
Molière
Les précieuses ridicules
Le médecin malgré lui

MISE EN SCÈNE: Guillermo de Andrea

Raymond Bouchard • Pauline Martin
Pierrette Robitaille • Denis Bouchard
Marcel Leboeuf • Gaston Lepage
Guylaine Tremblay • Louis-Georges Girard
François Dupuis • Jacques Girard • Serge Côté

DÉCOR: Richard Lacroix, COSTUMES: François Barbeau
ÉCLAIRAGES: Claude Accolas, MUSIQUE: François Dupuis
CHOREGRAPHIE: Serge Côté

4664, RUE ST-DENIS, MÉTRO LAURIER, SORTIE GILFORD
REPRÉSENTATIONS: MARDI À VENDREDI: 20H, SAMEDI 16H ET 21H, DIMANCHE 15H.

844-1793

Conte d'hiver 70
de Anne Legault

Mise en scène: André Brassard
avec
Denis Bernard • Frédérique Collin • Pierre Curzi
Normand D'Amour • Louis de Santis • Marjolaine Hébert
Roger Larue • Hélène Major • Pascale Montpetit

théâtre d'aujourd'hui
3900, rue St-Denis Réservations: 282-3900

une coproduction du Théâtre d'Aujourd'hui et du Théâtre populaire du Québec

PRATT & WHITNEY CANADA

BABAR

Dernière étape d'un voyage élephantesque

Odile Tremblay

PATALI DIRAPATA
Cromda cromda ripalo
Pata pata
Ko ko ko

Tel est l'immortel premier couplet, hélas intraduisible, de la *Chanson des éléphants*, rapportée par Jean de Brunhoff en l'an de grâce 1932. Pour consultation du manuscrit original, voir sur les cimaises du Musée des arts décoratifs de Montréal (dit Château Dufresne) où l'exposition Babar bat son plein.

Au royaume de la BD, Babar, c'est l'anti-Tarzan, l'éléphant en rupture de jungle ayant adopté le mode de vie des humains. Ce héros à trompe et à longues oreilles est un brin naïf, curieux et aventureux, toujours prêt comme un scout, mais, à l'encontre de Snoopy, pas philosophe pour deux sous. Seuls messages revendiqués par ses créateurs : la non-violence et le respect d'autrui. Le mélange d'utopie et de gentille satire de la société humaine qu'il leur sert plaît aux petits de trois à six ans, juste avant qu'Hergé ne prenne la relève de 7 à 77. Voici donc, flanqué de sa docile épouse Céleste, de son cousin Arthur et bientôt, de sa progéniture Pom, Flore et Alexandre, que s'ouvre à nous l'univers enchanté du roi des éléphants.

Jusqu'au 8 mars, le musée de la rue Jeanne-d'Arc expose 138 croquis et aquarelles originaux tirés de 19 albums de Jean et Laurent de Brunhoff. L'initiative est celle de *L'Art Services International*, en Virginie, qui pour les 60 ans du pachiderme entreprenait l'an dernier une tournée nord-américaine de musées. Après une douzaine de stations, Montréal se veut la dernière étape du voyage élephantesque.

Alors que le Musée des Beaux arts, pour son hommage à Snoopy, lui offre niches et costumes, au Château Dufresne, les dessins occupent tout le devant de la scène. On peut suivre l'élaboration d'une planche Babar, avec les formes presque impressionnistes des premières esquisses, se précisant dans les lignes nettes du bouquet final. Des images qui ont marqué l'enfance de trois générations : Babar pleurant à grosses larmes rondes sa maman abattue, ou

convoquant en justes noces dans le pourpre et l'hermine, ou survolant en ballon une Méditerranée d'huile et de soleil sont autant de classiques ici retrouvés. Tous les dimanches, les enfants ont droit à un long métrage d'animation sur l'animal, et, initiative montréalaise, *L'Histoire de Babar* que le grand Francis Poulenc mit en musique en 1940 pour amuser ses cousins-cousines, est interprétée au piano à queue par Jacques Harvey accompagné par Isabelle Dupré, grand-mère et professeur de diction qui module ses intonations pour épouser les péripéties de l'histoire. Les petits poussent des oh et des ah durant le concert, écoutent surtout. « Rien de tel pour initier un enfant à la musique », constate le pianiste.

Babar est une aventure familiale. Il est né par hasard à Paris en 1930. Cécile de Brunhoff, pour amuser ses deux enfants Laurent et Mathieu, invente l'histoire du petit éléphant que son mari Jean, un peintre impressionniste, illustre et publie. C'est le succès. La France pré-scolaire adopte la grosse bête domestiquée. Un an plus tard, *Le voyage de Babar* assoie le triomphe. Cinq albums naissent sous la plume de Jean. Mais l'artiste tuberculeux meurt en 1937. Ce devrait être la fin des aventures du roi des éléphants. D'autant plus que la guerre, comme un aigle, fond sur l'Europe. Babar n'est pourtant qu'en veilleuse.

Laurent, qui n'a que douze ans à la mort de son père, reprend le flambeau à l'heure de sa majorité. En 1946, il publie *Babar et ce coquin d'Arthur*. Depuis, il a signé plus de vingt-cinq albums, sans compter les calendriers, abécédaires, livre de couleurs, etc. J'ai rejoint le bédéiste au téléphone dans sa propriété florissante. Car, l'artiste, qui a épousé en seconde nocces une Américaine, transportait en 85 Babar et son empire chez l'Oncle Sam.

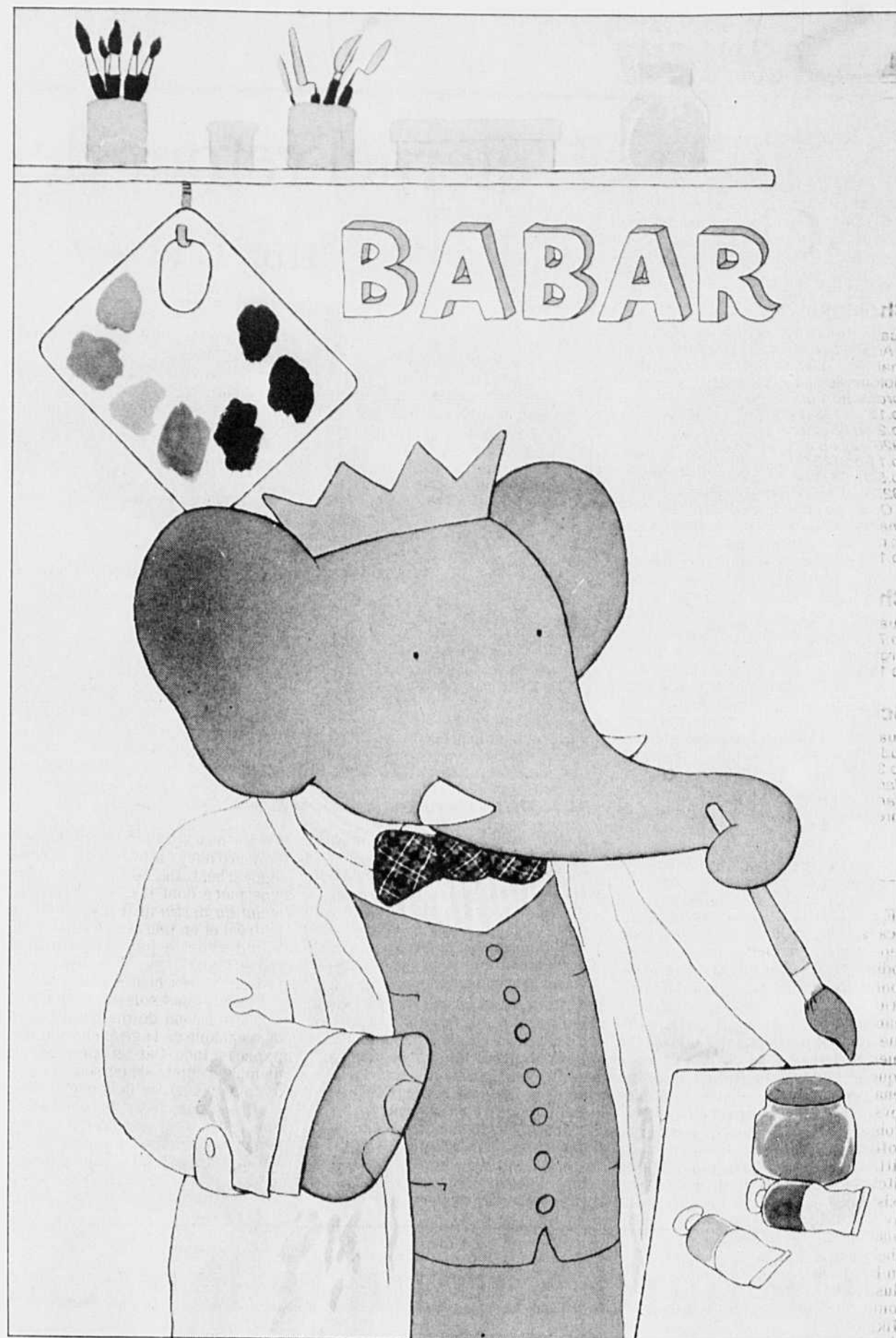
« J'ai voulu demeurer totalement fidèle au style et à l'esprit de mon père, m'explique-t-il. Babar existait déjà. Pas question de le réinventer. » À 66 ans, Laurent n'a plus de souvenirs des histoires de sa mère, mais il revoit encore son père penché sur sa table de travail, traçant les silhouettes du vieux Cornélius à lunettes, de Céleste et de son royal époux. Après des études aux Beaux-Arts, s'ennuant du Babar de son enfance, il le

fait revivre. « J'avais une prédilection pour le personnage d'Arthur, le cousin de Babar, un adolescent, comme moi à l'époque. Ce fut donc le héros de mon premier album. »

Laurent de Brunhoff n'est pas très bavard. Il faut lui arracher quelques phrases brèves. « Babar, c'est toute ma vie », résume-t-il malgré tout. Il a beau composer ici et là quelques aquarelles, Laurent a mis son art et son temps au service du pachiderme qui lui a apporté gloire et fortune. « Du premier croquis à la dernière touche, je peux passer un an sur un album, me dit-il. À quoi je m'inspire ? À mes voyages, à mes conversations, à ma vie. Lorsque mes enfants étaient petits, j'en ai fait des habitants de Célesteville dans *Babar et le professeur*. En 65, ma découverte des États-Unis a inspiré *Babar en Amérique* où j'ai représenté l'Université d'Harvard, les balcons de la Nouvelle-Orléans, la Californie. » « Babar, c'est moi », pourrait-il dire en pastichant Flaubert.

Difficile d'évaluer l'envergure de l'empire Babar. Même Laurent ignore (ou refuse de dévoiler) ce qu'il représente. Il faut dire que des compagnies différentes exploitent albums et produits dérivés et qu'aucune d'entre elles ne livre de chiffres. On sait qu'il se vend juste en français (mais il connaît le même succès en Amérique) un million d'albums Babar par année, que les trente histoires ont été traduites en 18 langues, que les premiers volumes signés par Jean sont demeurés aussi, sinon plus, populaires que ceux de son fils, que le roi des éléphants a fait l'objet d'un long métrage, d'une série télévisée, d'une foule de produits à son effigie, allant du pyjama au toutou de peluche en passant par les cartes de souhaits, la vaisselle et le yogourt. « Mais Babar n'a jamais été un vrai produit de masse, précise son auteur. Il demeure un héros haut-de-gamme. »

Babar, quoi qu'on en dise a évolué au cours de ses soixante années de vie. Jean privilégiait l'écriture script. Laurent écrit en caractère d'imprimerie. En cours de route, le roi des éléphants perd ses guêtres et son chapeau mou, tandis que le dessin un peu naïf du début s'affine, se précise. Laurent multiplie les personnages, les modernise. En 72, Babar tombe dans la science fiction en



visitant la planète molle peuplée d'extraterrestres à trompes qui ressemblent à des éléphants aplatis. Dernier album publié : *Babar et sa fille Isabelle* dans lequel la famille gagne un nouveau membre. « Mais je viens d'en terminer un autre, révèle

Laurent de Brunhoff en annonçant sa sortie chez Hachette au printemps. Ça s'intitule *La victoire de Babar* et aborde le conflit à finir avec l'ennemi héréditaire, le méchant Rhinocéros. » Les feux de Babar s'éteindront-ils avec Laurent ?

« Oui, répond-il. Mes enfants sont des adultes avec une vie, un métier. Pas question qu'une troisième génération de de Brunhoff se lève pour reprendre le flambeau. D'ici là, je réserve un tas d'autres surprises aux fans de mon héros. » À suivre.

ROCK

Étienne Daho, d'une brillante facilité

Étienne Daho

Paris ailleurs
Virgin-France et Disques Double

Sylvain Cormier

QUAND les échos de *La Notte la Notte* (1984), l'album qui a vraiment lancé Étienne Daho dans tous les coins et recoins de l'Hexagone, commencent à nous parvenir, j'évitai

carrément ce trop joli gosse, ne lui jetant qu'un oeil dédaigneux de l'autre côté du trottoir. Pouah, pensai-je alors, un néo-romantique de plus, un autre techno-pompeux, quelle tare ! Encombrée par les Duran Duran et autres Spandau Ballet, la cour m'apparaissait déjà bien pleine. Il aura pourtant suffi qu'un bon soir, il y a deux ou trois ans, Daho participe à une édition de *Champs-Élysées* consacrée au yé-yé, qu'il reprenne *Le Temps de l'amour*, l'immortelle chanson à la gloire des copains et des surloups que Jacques Dutronc écrivait à l'époque où il maniait une grosse Gibson semi-acoustique avec El Toro et les Cyclones (sic) et que Françoise Hardy rendit célèbre, pour que l'étienne me semble tout à coup bien sympathique et digne d'attention.

À posteriori, en y regardant d'un peu plus près, je constatai que mon jugement avait été pour le moins péremptoire, et qu'au-delà des sonorités techno-pop, il y avait toujours eu chez ce Rennois des ambiances musicales et des mélodies farcies d'agréables clins d'oeil aux années 60-70, en plus d'une très jolie voix au timbre doux et caressant qui n'était pas sans rappeler, justement, celle de Françoise Hardy, son idole d'enfance, avec laquelle il partageait également un goût très prononcé pour les histoires d'amour tristes. Bref, je changeai radicalement d'a-

vis à son égard, et le rangeai aux côtés de mes autres chouchous rennois, Muriel Moreno et Daniel Chenevez de Niagara.

C'est donc favorablement disposé que j'ai reçu *Paris ailleurs*, le cinquième album studio d'Étienne Daho pour Virgin-France, le premier que les Disques Double de Pierre Tremblay prennent en charge au Québec (selon l'entente intervenue l'automne dernier entre les deux compagnies de disques). En souhaitant bien fort qu'il ait envoyé les synthés au ferrailleur.

J'ai été exaucé. Enregistré à New York avec le producteur du dernier B-52's, le bassiste et le batteur de Billy Idol (je le mentionne parce qu'on fait toujours grand cas, en France, de ces associations qui sont en général purement alimentaires), *Paris ailleurs* me donne exactement ce que je voulais d'Étienne Daho : la même atmosphère chargée de références aux années 60 (Dutronc-Hardy-Gainsbourg) et 70 (Lou Reed-Bowie-Bryan Ferry), mais avec infiniment plus de soul, et des claviers résolument discrets. Daho, visiblement, s'est payé l'album dont il rêvait, un album de rhythm'n'blues à sa mesure : choeurs à saveur gospel, cuivres de facture Stax (on a recruté les fameux Uptown Horns, qui se devouent sur *Toi + moi*), cordes façon Marvin Gaye (une filiation revendiquée par Daho), et pulsations Mo-



town (Comme un igloo recycle le riff de basse d'un vieux succès de Stevie Wonder en 1967, *Everything's All-right*, repris en France sous le titre *Les Coups* par Johnny Hallyday). Comme Alain Bashung, qui est allé jusqu'à Memphis enregistrer son (formidable) nouvel album, Daho voulait l'Amérique, et il l'a eue.

Ce faisant, et bien qu'il s'agisse là d'un caprice commun à la plupart

des idoles françaises depuis Hallyday, Étienne Daho s'est injecté une dose salvatrice de musique authentique, pleine du relief qu'apportent de véritables instruments joués en temps réel, et il ressort de l'expérience plus crédible que jamais. Tout en continuant d'être ce qu'il a toujours été, c'est-à-dire inclassable, un peu comme Niagara, voguant allègrement dans un *no man's land* entre le pop à recette du Top 50 et le rock sans concession des Higelin, Bashung et Charlélie Couture. Tiens, exactement comme Françoise Hardy au temps des yé-yé, qui posait avec sa mini-robe Courrèges dans *Salut les copains* tout en chantant *Il n'y a pas d'amour heureux* d'Aragon-Brassens.

Forcément, quand il relit *La Ber-lue* de Françoise, Daho se surpasse, donnant à cet air éminemment accrocheur au texte habilement tourné (« Pour voir l'intérieur de ma tête / Ses eaux plates, ses tempêtes / Et ses idées reçues (...) Il te faut des lunettes / Car tu as la ber-lue »), un rythme particulièrement irrésistible, juste assez teinté par le son des groupes de Manchester.

Paris ailleurs est un album qui se danse, se fredonne, se retient sans en avoir l'air, en douce, sans effort apparent. D'une brillante facilité. Une musique qui ne pèse pas vraiment lourd, sans conséquence, mais à l'écoute de laquelle on ne se sent jamais con, ni en train de perdre son temps. Une musique qui fond dans la bouche, mais qui laisse un bon goût au palais, qui vaut mille Indochine et mille millions de Mylène Farmer, mais pas tout à fait un Bashung.

SÉRIE TOPAZE	PRO MUSICA	SÉRIE ÉMERAUDE
Richard Raymond pianiste	Quatuor Borodine Prokofiev, Schnittke et Chostakovitch	
Lauréat du concours radiophonique de Radio-Canada 1991	Lundi le 24 février à 20 heures	
Mozart, Beethoven, Liszt	LES «BOUFFES-CAUSERIES» DU CAFÉ DE LA PLACE	
Église Erskine and American	À 18h30; l'entrée libre et gratuite. On peut se procurer un casse- croûte sur place.	
Lundi le 17 février à 20 heures	Pro Musica, 845-0532.	
SRC CBF-FM STÉRÉO 100,7	Billets: 17\$-13\$-8\$ étud. (TPS en sus)	
En vente: Pro Musica, 845-0532 et Billetterie Articulée, 524-4526	Théâtre Maisonneuve Place des Arts	
Billets 15\$-8\$ étud. (TPS en sus)	Réervations téléphoniques: 514 842 2112. Frais de service. Redevance de 1\$ (+ T.P.S.) sur tout billet de plus de 10 \$.	

PIERRE FLYNN

18-19-20-21 MARS 1992 CLUB SODA

LE DEVOIR **CKOI**

BILLETTS EN VENTE AU CLUB SODA : 270-7848
ET ADMISSION. RÉSERVATIONS : 522-1245
LUN/LEU 17.50\$ VEN/SAM 20.50\$ + TAXE ET FRAIS DE SERVICE

BANQUE ROYALE

LES CONCERTS BANQUE ROYALE

Baroque et Classicisme

18 et 19 février • 19h30

basilique Notre-Dame

RAMEAU: Suite de «Les Indes galantes»

BEETHOVEN: Symphonie no 2 en ré majeur, opus 36

Billets: 9\$, 16\$, 26\$

En vente à l'OSM (842-9951), à la Place des Arts (842-2112),
Admission (522-1245), et à la basilique Notre-Dame avant le concert.

OSM ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL CHARLES DUTOIT

Nicholas McGegan, chef

Dominique Labelle, soprano

L'intégrale Chostakovitch

Chostakovitch

Quatuor Borodine, Mikhaïl Kopelman et Andreï Abramenkov (violin), Dmitri Chabaline (alto) et Valentin Berlinski (violoncelle): *Intégrale des Quatuors à cordes*, no. 1 op. 49, no. 9 op. 117 et no. 12 op. 133 (EMI CDC 7 49266-2); no. 2 op. 68 et no. 3 op. 73 (EMI CDC 7 49267-2); no. 4 op. 83, no. 6 op. 101 et no. 11 op. 122 (EMI CDC 7 49268-2); no. 5 op. 92 et no. 15 op. 144 (EMI CDC 7 49270-2); no. 7 op. 108, no. 8 op. 110 et le *Quintette pour piano* op. 57, avec Sviatoslav Richter (EMI CDC 7 47507-2), no. 10 op. 118, no. 13 op. 138 et no. 14 op. 142 (EMI CDC 7 49269-2).

Chostakovitch

Quatuor Borodine: *Quatuor* no. 3 op. 73, no. 7 op. 108 et no. 8 op. 110. Virgin VC 7 91437-2, enregistrement de 1990.

Schnittke

Quatuor Borodine et la pianiste Ludmilla Berlinski: *Quatuor à cordes* no. 3; Mahler/Schnittke: *Quatuor avec piano* en « la » mineur; *Quintette pour piano*. Virgin VC 7 91436-2 enregistrement de 1990.

Carol Bergeron

LE 24 FÉVRIER, la société Pro Musica recevra, pour la troisième fois depuis 1967, le célèbre Quatuor Borodine de Moscou qu'il ne faut pas confondre avec le non moins célèbre Trio Borodine (violin, violoncelle et piano) qui en émergea en 1976, après que Rostislav Dubinski (alors premier violon) eut quitté l'Union Soviétique — fait-il rappeler que ses partenaires sont Luba Edina et Yuli Turovski. Le programme comprendra trois *Quatuors* russes de Serge Prokofiev (no. 2 op. 92), d'Alfred Schnittke (no. 13) et Dimitri Chostakovitch (no. 15 op. 144). Cette formation existe depuis 1946. Au départ, Rostislav Dubinski et Iaroslav Alexandrov faisaient équipe avec l'altiste Dmitri Chabaline et le violoncelliste Valentin Berlinski. Une trentaine d'années plus tard, les deux violonistes abandonneront leur pupitre respectif à Mikhaïl Kopelman (1976) et Andreï Abramenkov (1974). Réalisée entre 1978 et 1984, l'intégrale Chostakovitch qui fait l'objet de cette recension appartient donc à ce « nouveau » Borodine et non à celui que les abonnés de Pro Musica entendirent en

1967 et 1969.

Les 15 *Quatuors* furent enregistrés à Moscou, en studio, pour 13 d'entre eux, et en public, pour les *Sixième* et *Neuvième* — ainsi que pour le *Quintette pour piano*. Ces trois exécutions apportent la preuve, si besoin en était, que les interprètes connaissent ces oeuvres mieux que personne. Parue d'abord chez Melodiya, en Russie, la collection fut par la suite repiquée (avec un léger bruit de bande) sur six CD par la maison EMI.

Depuis novembre 1990 qu'il vit en Angleterre, le Borodine enregistre maintenant chez Virgin. A-t-il l'intention de refaire les Chostakovitch, qu'il en a déjà publié les *Troisième*, *Septième* et *Huitième*. Sans bruit de bande et dans une prise de son plus réverbérante, la nouvelle version semblera techniquement supérieure. Quant à l'interprétation... elle ne fait pas oublier la précédente.

Le même éditeur anglais publie également le troisième *Quatuor* de Schnittke que nous entendrons à Montréal. Deux autres partitions figurent au programme de ce disque : le *Quintette pour piano* et surtout le *Quatuor avec piano* dans lequel le compositeur russe achève d'une manière originale une oeuvre de jeunesse de Gustav Mahler.

Dans ses 15 partitions pour deux violons, alto et violoncelle, Chostakovitch démontre une richesse d'inspiration exceptionnelle et fait preuve d'une imagination prodigieuse. Ayant pris modèle d'un certain classicisme chez Bach et surtout chez Haydn, il se montre aussi capable de bouculer et de briser le moule traditionnel — de cette manière, il fait penser à Beethoven. De l'*Opus 49* à l'*Opus 144*, il demeure substantiel, profond, émouvant et indéniablement génial.

On ne se lasse pas d'écouter cette musique qui d'une page à l'autre nous étonne par sa faculté de se renouveler. On comprend que les interprètes eux-mêmes s'y laissent prendre. Fascinés par la richesse étonnante de l'écriture instrumentale, habitués par l'émotion, ils nous livrent un témoignage bouleversant.

Sans nul doute, l'interprétation est ici à la hauteur des attentes du compositeur. Une réalisation magistrale que je ne saurais trop recommander. Un absolu dans sa discothèque !

CLASSIQUE

L'Enfant et les sortilèges à l'UQAM

Marie Laurier

JOSEPH ROULEAU connaît par coeur *L'Enfant et les sortilèges* de Maurice Ravel qu'il a chanté jadis à Covent Garden de Londres. Mais il le redécouvre avec un plaisir évident ces jours-ci en assistant aux répétitions de ce court opéra en deux actes inspiré d'un livret de la grande Colette.

À titre de professeur et directeur de l'Atelier d'opéra de l'UQAM, notre basse chantante chevronné a confié à Larry Tremblay le soin de la mise en scène du spectacle annuel qui met en vedette les étudiants en art lyrique. Ces derniers ont ainsi l'occasion de se produire de façon fort agréable mais aussi très sérieuse puisque cette manifestation fait partie du programme académique du baccalauréat en art d'interprétation.

Originaire de Chicoutimi, diplômé en art dramatique, Larry Tremblay ne vit que du théâtre comme acteur, metteur en scène, auteur et professeur de jeu au département de théâtre de l'UQAM. Il a déjà plusieurs réussites à son crédit pour avoir signé des mises en scène au Théâtre d'Aujourd'hui et à la Nouvelle Compagnie Théâtrale, entre autres celle d'une pièce dont il est l'auteur, *Le Déclin du destin* qu'il a présenté à Montréal et en tournée en Amérique du sud avec la participation du groupe Tuyo.

« Je suis très heureux de monter *L'Enfant et les sortilèges* qui me donne l'occasion de mettre à profit une technique de la gestuelle que j'ai apprise en Inde. Car cet opéra réunit une foule d'objets, de personnages et d'animaux à qui je dois prêter une voix, une théâtralité et les gambades de la danse, ainsi que faire ressortir leur symbolisme. »

Le livret de Colette était à l'origine un projet de ballet. Elle le confia au directeur de l'Opéra de Paris qui le transmit à Ravel pour en faire une fantaisie lyrique dont la première représentation eut lieu à Monte Carlo en 1925.

Il s'agit en fait d'un conte chanté dans lequel un enfant méchant s'en prend à tout ce qui l'entoure pour manifester sa colère et sa paresse. Les objets et les animaux mutilés commencent à lui parler et à lui faire comprendre que le bonheur repose avant tout sur l'amour des autres et la tolérance. Tous finissent

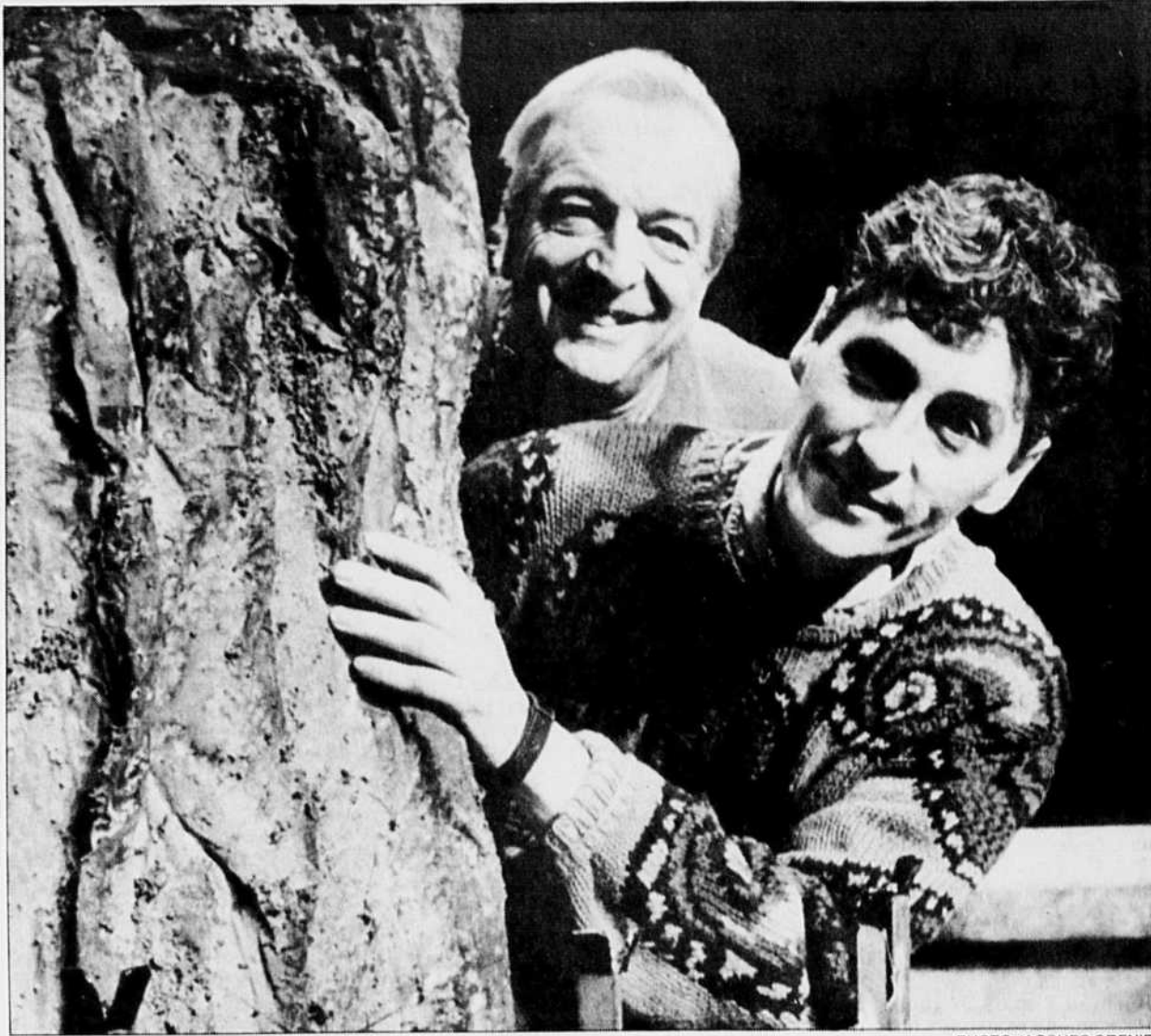


PHOTO JACQUES GRENIER

Joseph Rouleau et Larry Tremblay dans le décor de *L'Enfant et les sortilèges*.

par apaiser le caractère vindicatif de l'enfant qui redevient sage et gentil. « J'y vois une leçon d'écologie et de respect de l'environnement, souligne Larry Tremblay qui a imaginé un décor de salle de classe pour la première partie, un jardin mirifique pour la seconde où un arbre sera en fait le « personnage » principal.

« Vous ne trouverez pas sur scène le salon bourgeois du petit garçon aux « talons méchants » décrit par Colette ni les objets et animaux (fauteuil, horloge, cage d'écureuil, bande de rainettes, chauves-souris, etc.)

qui, animés par les sortilèges, se vendent des méfaits qu'ils ont subis de sa part, précise Larry Tremblay. J'ai préféré transporter l'action dans un espace connu de tous : une salle de classe. Je fais asséoir derrière le petit pupitre de leur enfance tous les personnages de cette fantaisie lyrique sans distinction d'âge, de sexe, de statut social. Tous participent à une leçon de musique, certes, mais également à une leçon de vie. »

Le metteur en scène propose ainsi une lecture écologique de cette oeuvre et plus que le côté moral, c'est le plaisir du chant et de la musique de Ravel qu'il met surtout en exergue.

Avec l'approbation et la complicité de Joseph Rouleau qui assiste, nostalgique, à cette production revisitée d'un opéra qu'il a bien aimé chanté jadis, avec le soutien aussi du directeur musical Miklos Takacs et toute l'équipe de l'atelier.

L'Enfant et les sortilèges sera présenté du 18 au 22 février inclusivement à 20 h à la salle Marie-Gérin-Lajoie de l'UQAM et le dimanche 23 février à 14 h 30. L'entrée est gratuite mais on passe le chapeau et surtout l'on encourage nos jeunes talents, comme ce fut le cas l'année dernière où *La Belle Hélène* a attiré un nombreux public.

CINEMA

Toutes les informations à paraître dans cette page doivent parvenir par écrit au DEVOIR au plus tard le mardi de chaque semaine. Demandes d'insertion ou corrections doivent être adressées à l'attention de Christiane Vaillant.

ASTRE I: (849-3456) — *Bugsy* 7 h, 9 h 45, sam. dim. 1 h 15, 4 h, 7 h, 9 h 35, lun. au jeu. 7 h, 9 h 30, ven. sam. dern. spect. 11 h 50 II: *Kuffs* 7 h 05, 9 h 15, sam. dim. 1 h, 3 h 10, 5 h 20, 7 h 30, 9 h 40 III: *Shining Through* 7 h, 9 h 30, sam. dim. 1 h, 3 h 45, 6 h 45, 9 h 15, ven. sam. dern. spect. 11 h 45 IV: *Freejack* 7 h 10, 9 h 20, sam. dim. 1 h 05, 4 h 30, 8 h 15, 7 h 20, 9 h 25, ven. sam. dern. spect. 11 h 30

BERRI I: (849-3456) — *Being at Home with Claude* 1 h 15, 3 h 15, 5 h 15, 7 h 15, 9 h 15 II: *Freejack* 1 h 30, 4 h, 7 h, 9 h 25 IV: *JFK* 1 h, 4 h 30, 8 h V: *Scanners* 3 h 10, 3 h 30, 5 h 30, 7 h 30, 9 h 30

BONAVENTURE I: (849-3456) — *Cape Fear* 7 h, 9 h 25 II: *Prince of Tides* 7 h, 9 h 35

BROSSARD I: (849-3456) — *Le secret est dans la sauce* 7 h, 9 h 30, sam. dim. 1 h 15, 4 h 15, 7 h, 9 h 30 II: *JFK* 8 h 15, 9 h 30, sam. dim. 12 h 45, 4 h 30, 8 h 15 III: *Being at Home with Claude* 7 h 15, 9 h 20, sam. dim. 1 h, 3 h 5, 7 h 15, 9 h 30

CARRÉFOUR LAVAL 1: (849-3456) — *Scanners* 3 h 10, 9 h 10, 11 h 10, 1 h 10, 3 h 10, 5 h 10, 7 h 10, 9 h 10 II: *Shining Through* 7 h, 9 h 30, sam. dim. 1 h 05, 4 h, 7 h, 9 h 30 III: *Analyse fatale* 7 h, 9 h 30, sam. dim. 1 h 15, 4 h, 7 h, 9 h 30 IV: *Le prince des marées* 7 h 05, 9 h 35, sam. dim. 1 h, 3 h 50, 7 h 05, 9 h 35 V: *Le secret est dans la sauce* 7 h 05, 9 h 35, sam. dim. 1 h 05, 4 h 05, 7 h 05, 9 h 35 VI: *Being at Home with Claude* 7 h 15, 9 h 15, sam. dim. 1 h 15, 3 h 5, 7 h 15, 9 h 15

CENTRE EATON 1: MII — *Star Trek VI* 1 h 25, 3 h 50, 7 h, 9 h 25 II: *Freejack* 1 h 15, 3 h 35, 6 h 45, 9 h 15 III: *Addams Family* 1 h 35, 2 h 45, 4 h 55, 7 h 05, 9 h 25 IV: *Rush* 1 h 30, 6 h 30, 9 h 30, 12 h 30, 2 h 30, 4 h 30, 7 h 30, 9 h 30 V: *Best of the Best* 6 h 30, 9 h, jeu. 9 h 10 VI: *Father of the Bride* 12 h 20, 2 h 30, 4 h 30, 6 h 45, 9 h 20, mar. 12 h 20, 4 h 35, 6 h 55, 9 h 20

CINÉMA ÉGYPTIEN 1: 1455 Peel, MII (849-3456) — *Shining Through* 1 h 20, 4 h 05, 7 h, 9 h 35, lun. mer. jeu. 1 h 20, 4 h 05, 9 h 45 II: *Inner Circle* 1 h, 3 h 55, 7 h, 9 h 45, 3 h: *Prince of Tides* 1 h 15, 4 h, 7 h, 9 h 45, sam. mer. 1 h 15, 4 h, 9 h 45 — *Radio Flyers* sam. 7 h

CINÉMA FESTIVAL: 35 Milton (849-7277) — *Mon Ciel d'Amérique* 7 h, 9 h 20, dim. 2 h, 4 h 30, 7 h, 9 h 20 — *Toto le héros* 7 h 30, 9 h 15, sam. et mar. 5 h 30, 7 h 30, 9 h 15, dim. 1 h 30, 3 h 30, 5 h 30, 7 h 30, 9 h 15

CINÉMA JEAN-TALON: MII — *The Hand that Rocks the Cradle* 7 h 10, 9 h 30, sam. dim. 12 h 30, 2 h 50, 5 h, 7 h 10, 9 h 30

CINÉMA OMÉGA 1: — *Capitaine Crochet* 7 h, 9 h 35, sam. dim. 1 h, 3 h 35, 7 h, 9 h 35 II: *Bugsy* 7 h, 9 h 45, sam. dim. 1 h, 3 h 45, 7 h, 9 h 45 — *La belle et la bête* sam. dim. 1 h, 2 h 45, 4 h 30 — *La main qui berce l'enfant* 7 h 15, 9 h 30 — *Best of the Best* 7 h, 9 h — *L'été de*

mes onze ans sam. dim. 1 h, 3 h, 5 h.

CINÉMA PARALLÈLE: 3682 boul. St-Laurent, MII (843-6001) — sam. dim. *The Adjuster* 19 h, 21 h

CINÉMA PARIS: MII (875-7295) — sam. *Love and Death* 3 h — *An American Tale: Fievel Goes West* 5 h — *Highlander 2: the Quickening* 7 h 15 — *The Kings of Public: Les géants de la pub* 9 h 30 — *Pink Floyd the Wall* 24 h — dim. *Henry V* 2 h 30 — *Curly Sue* 5 h — *Black Robe* 7 h 15 — *Little Man Tate* 9 h 30

CINÉMA POINTE-CLAIRE 1: 6361 Trans-Canada (849-3456) — *Prince of Tides* 7 h, 9 h 40, sam. 1 h 15, 4 h 15, 9 h 40, dim. 1 h 15, 4 h 15, 7 h, 9 h 40 — *Radio Flyers* sam. 7 h 2: *Kuffs* 7 h, 9 h 15, sam. dim. 2 h, 4 h 15, 7 h, 9 h 15 III: *Scanners* 3 h 7 h 20, 9 h 30, sam. dim. 12 h 50, 3 h, 5 h 10, 7 h 20, 9 h 30 IV: *Fried Green Tomatoes* 7 h, 9 h 40, sam. dim. 1 h 30, 4 h 30, 7 h, 9 h 40 V: *Shining Through* 7 h, 9 h 35, sam. dim. 1 h, 4 h, 7 h, 9 h 35 VI: *American Tail* 2, *Fievel Goes West* sam. dim. 1 h, 3 h, 5 h — *Grand Canyon* 7 h, 9 h 35

CINÉMA QUÉBÉCOISE: (842-9768) — *Les rendez-vous du cinéma québécois* (6 au 15 fév.) — sam. *Un dénommé Sgarbio* 18 h 35 — *La loi du 30* 35 — dim. *Let's Make Love* 15 h — *La guerre est finie* 18 h 35 — *Z20* 35

CINÉMA V: 1: 5560 Sherbrooke O. (489-5559) — *Medicine Man* 7 h 20, 9 h 30, sam. dim. 12 h 30, 2 h 50, 5 h 10, 7 h 20, 9 h 30 II: *Wayne's World* 7 h, 9 h 10, sam. dim. 12 h 30, 2 h 30, 4 h 35, 7 h, 9 h 10

CINÉPLEX I: (849-3456) — *Madame Bovary* 1 h, 3 h 45, 6 h 30, 9 h 15 II: *Festini* nu 1 h, 4 h 10, 7 h, 9 h 20 III: *L'autre* 1 h 10, 3 h 10, 5 h 10, 7 h 10, 9 h 10 IV: *La tentation de Vénus* 1 h 30, 4 h 05, 7 h, 9 h 25 V: *L'été de mes onze ans* 1 h, 3 h 05, 5 h 10 — *Robe noire* 7 h 20, 9 h 30 VI: *Shining Through* 1 h 05, 4 h, 7 h 05, 9 h 35 VII: *Delicatessen* 1 h 10, 3 h 10, 5 h 10, 7 h 10, 9 h 10 VIII: *Fried Green Tomatoes* 1 h, 4 h 05, 7 h, 9 h 30 IX: *Le pianiste* 1 h 15, 4 h 10, 7 h, 9 h 30

COMPLEXE DESJARDINS I: (849-3456) — *Le secret est dans la sauce* 1 h 45, 4 h 25, 7 h, 9 h 30 II: *Tous les matins du monde* 1 h, 3 h 10, 5 h 20, 7 h 30, 9 h 45 III: *JFK* 1 h 30, 5 h 05, 8 h 35 IV: *Volere Volare* 1 h, 3 h, 5 h, 7 h, 9 h

COMPLEXE GUY-FAVREAU / O.N.F.: 200 ouest Boul. René-Lévesque, MII (283-8229) — ven. sam. *Les rendez-vous du cinéma québécois* — dim. *Remous* 19 h

CONSERVATOIRE D'ART CINÉMATOGRAPHIQUE: (848-3878) — sam. *The Lower Depths* 19 h — *Seven Samurai* 21 h 15 — *Throne of Blood* 19 h — *Le cercle rouge* 21 h

CRÉMAZIE: (849-FILM) — ven. sam. *Trompée* 7 h 15 — *Barton Fink* 4 h 45, 9 h 30

DAUPHIN I: (849-3456) — *Tous les matins du*

monde 7 h, 9 h 30, sam. dim. 2 h, 4 h 30, 7 h, 9 h 30 II: *Le prince des marées* 7 h 15, 9 h 35, sam. dim. 1 h 20, 4 h, 7 h 15, 9 h 35

CINÉMA DÉCARIE 1: (849-3456) — ven. sam. *The Butcher's Wife* 6 h 45 — *The People Under the Stairs* 7 h 15 — *For the Boys* 9 h — *New Jack City* 9 h 30 — dim. *The Butcher's Wife* 1 h 45, 6 h 45 — *The People Under the Stairs* 2 h 45, 7 h 15 — *For the Boys* 4 h, 9 h — *New Jack City* 5 h, 9 h 30

DORVAL I: (631-8586) — *Wayne's World* 7 h 05, 9 h 15, sam. dim. 12 h 35, 2 h 45, 4 h 55, 7 h 05, 9 h 15 II: *Beauty and the Beast* 7 h, sam. dim. 1 h, 3 h, 5 h, 7 h — *Freejack* 9 h III: *Hand that Rocks the Cradle* 7 h 10, 9 h 30, sam. dim. 12 h 25, 2 h 30, 4 h 50, 7 h 10, 9 h 30 IV: *Hook* 6 h 30, 9 h 30, sam. dim. 12 h 45, 3 h 40, 6 h 30, 9 h 30

DU PARC 1: (844-9470) — *Final Analysis* 6 h 30, 9 h 05, sam. dim. 1 h 30, 4 h, 6 h 30, 9 h 05 II: *JFK* 8 h, sam. dim. 1 h 40, 8 h, 3 h: *Hand that Rocks the Cradle* 7 h, 9 h 15, sam. dim. 12 h 15, 2 h 30, 4 h 45, 7 h, 9 h 15

DU PLATEAU 1: (521-7870) — *Père de la mariée* 12 h 15, 2 h 30, 5 h, 7 h 10, 9 h 20 II: *Le Belle et la Bête* 1 h 15, 3 h 15, 5 h 15 — *Capitaine Crochet* 7 h 30

FAIRVIEW I: (697-8095) — *Medicine Man* 7 h 15, 9 h 30, sam. dim. 12 h 30, 2 h 45, 5 h, 7 h 15, 9 h 30 II: *Final Analysis* 6 h 40, 9 h 10, sam. dim. 1 h, 4 h, 6 h, 9 h 10

FAUBOURG STE-CATHERINE 1: (849-3456) — *Friend Green Tomatoes* 1 h 15, 4 h 15, 7 h, 9 h 40 II: *Naked Lunch* 1 h 30, 4 h 30, 7 h 10, 9 h 40, 9 h 40 III: *Grand Canyon* 1 h, 4 h, 7 h, 9 h 30 IV: *My Girl* 2 h, 4 h 30, 7 h, 9 h 15, mer. jeu. 2 h, 4 h 30, 9 h 30

GOETHE-INSTITUT MONTRÉAL: (499-0159) —

GREENFIELD I: (671-6129) — *Final Analysis* 6 h 20, 9 h, sam. dim. 1 h, 3 h 40, 6 h 20, 9 h 2: *Medicine Man* 7 h, 9 h 15, sam. dim. 12 h 15, 2 h 30, 4 h 45, 7 h, 9 h 15 III: *Wayne's World* 6 h 50, 9 h 05, sam. dim. 12 h 05, 2 h 15, 4 h 30, 6 h 50, 9 h 05

IMAX: Vieux Port de Montréal (496-4629) — Programme familial: *Montagnes de feu* et *L'Oeil magique* mar. au dim. 10 h, 13 h, 14 h 30, 16 h, 19 h, 21 h (relâche sam.) version anglaise: 11 h 10, 17 h 30. Événement spécial: *The Rolling Stones* 20 h 30 (v.o.) 22 h 30 (v.o.) (ven. sam. seul.), lun. relâche.

IMPERIAL: (288-7102) — *Medicine Man* 12 h, 2 h 15, 4 h 45, 7 h, 9 h 30

LAVAL: (688-7776) — 1: *Medicine Man* 7 h 10, 9 h 30, sam. dim. 12 h 30, 2 h 40, 4 h 50, 7 h 10, 9 h 30 sam. dern. spect. 11 h 50 II: *Final Analysis* 6 h 30, 9 h 10, sam. dim. 1 h, 3 h 45, 6 h 30, 9 h 10 sam. dern. spect. 11 h 45 III: *Best of the Best* 7 h 10, 9 h 10, sam. dim. 12 h 40, 2 h 40, 5 h, 7 h 10, 9 h 10, 9 h 10 sam. dern. spect. 24 h IV: *Bugsy* 6 h 25, 9 h 15, sam. dim. 12 h 35, 3 h 30, 6 h 25, 9 h 15, sam. dern. spect. 11 h 45 V: *Wayne's World* 7 h, 9 h, sam. dim. 12 h 30, 2 h 40, 4 h 50, 7 h, 9 h, sam. dern. spect. 11 h 40 VI: *Père de la mariée* 7 h 10, 9 h 30, sam. dim. 12 h 35, 2 h 50, 5 h 10, 7 h 25, 9 h 40 sam. dern. spect. 24 h VII: *Capitaine Crochet* 6 h 30, 9 h 30, sam. dim. 12 h 40, 3 h 20, 6 h 30, 9 h 20 sam. dern. spect. 11 h 45 VIII: *La main qui berce l'enfant* 7 h 20, sam. dim. 12 h 20, 2 h 40, 4 h 50, 7 h, 9 h 20 sam. dern. spect. 11 h 40 IX: *Hand that Rocks the Cradle* 7 h 10, 9 h 30, sam. dim. 12 h 30, 2 h 50, 5 h, 7 h 10, 9 h 30 sam. dern. spect. 11 h 50 — 10: *JFK* 8 h 30, sam. dim. 12 h 30, 4 h 30, 8 h 30 11: *Freejack* 7 h 20, 9 h 30, sam. dim. 7 h 20, 9 h 30 sam. dern. spect. 11 h 50 — 12: *Talons aiguilles* 7 h, 9 h 40, sam. dern. spect. 11 h 50 — *Rush* sam. dim. 1 h 30, 4 h 10

LAVAL 2000 1: (849-3456) — *JFK* 8 h, sam. dim. 1 h, 4 h 30, 8 h 2: *Freejack* 7 h, 9 h 10, sam. dim. 2 h, 4 h 10, 7 h, 9 h 10

LOEWS I: (861-7437) — *Final Analysis* 12 h 45, 3 h 30, 6 h 15, 9 h, sam. dern. spect. 11 h 30 — II: *JFK* 12 h 30, 4 h 15, 8 h, sam. dern. spect. 11 h 25 III: *Hear my Song* 12 h 20, 2 h 40, 5 h, 7 h 15, 9 h 30 sam. dern. spect. 11 h 45 IV: *Hook* 12 h 35, 3 h 20, 6 h 10, 9 h, sam. dern. spect. 11 h 30, lun. 12 h 35, 9 h 15 V: *High Heels* 11 h 55, 3 h 45, 6 h 20, 9 h 30 sam. dern. spect. 11 h 40, lun. 1 h 15, 3 h 45, 9 h 15

QUIMTESCOPE: (525-8600) — sam. Salle 1: *Décalogue 1-2* 19 h — *Le roi pêcheur* 21 h 15 — Salle 2: *La Voce della Luna* 19 h 30 — *The Rocky Horror Picture Show* 21 h 40 — dim. Salle 1: *Le roi pêcheur* 16 h — *Prick Up your Ears* 19 h 30 — *La femme publique* 21 h 30 — Salle 2: *Legend* 16 h 30 — *El Dorado* 19 h — *Thelma et Louise* 21 h 15

OUTREMENT: (278-FILM) —

PALACE 1: — *Wayne's World* 12 h, 2 h 15, 4 h 30, 6 h 45, 9 h, sam. dern. spect. 11 h 15 II: *Hand that Rocks the Cradle* 12 h 15, 2 h 30, 4 h 50, 7

h 10, 9 h 30 sam. dern. spect. 11 h 50 III: *Juice* 12 h

le cahier du Samedi

3 h 25, 6 h 15, 9 h. **La main qui berce l'enfant** 7 h 15, 9 h 30, sam. dim. 12 h 30, 2 h 45, 5 h, 7 h 15, 9 h 30. **Bugsy** 6 h 15, 9 h, sam. dim. 12 h 40, 3 h 30, 6 h 15, 9 h. **La belle et la bête** 7 h, 9 h 10, 30, sam. dim. 1 h 30, 5 h 05, 7 h, 9 h 10. **Père de la mariée** 7 h 10, 9 h 25, sam. dim. 12 h 30, 2 h 40, 4 h 55, 7 h 10, 9 h 25.

PLACE CHAREST: (529-9745) — **Le secret est dans la sauce** 13 h, 16 h, 19 h, 21 h 45. **L'at-taque des aigles de fer** 12 h 30, 14 h 45, 16 h 55, 19 h 15, 21 h 30. **Scanners** 3 12 h 45, 14 h 50, 17 h, 19 h 40, 21 h 50. **Free Jack** 13 h 35, 16 h 40, 19 h 20, 21 h 45. **JFK** 12 h 20, 16 h 15, 20 h 15. **Tous les matins du monde** 14 h, 16 h 40, 19 h 10, 21 h 40. **Analyse fatale** 13 h 15, 16 h, 19 h 05, 21 h 40.

LE PARIS: (694-0891) —

PLACE QUÉBEC 1: (525-4524) — **JFK** ven. au mar. 8 h. **Hook** ven. au mar. 6 h 15, 9 h.

STE-FOY 1: (656-0592) — **Final Analysis** 6 h 45, 9 h 15, sam. dim. 1 h 10, 4 h, 6 h 45, 9 h 15. **2: Medicine Man** 7 h, 9 h 25, 11 h 15, 4 h, 7 h, 9 h 25. **3: Wayne's World** 7 h 05, 9 h 30, sam. dim. 1 h 05, 3 h 05, 5 h 05, 7 h 05, 9 h 30.

MUSIQUE Classique

CHAPELLE HISTORIQUE DU BON-PAS-TEUR: 100 est Sherbrooke, Montréal (872-5338) — Concert de Guy Campion et Mario Vachon, pianistes d'œuvres de Kunic, Brudzewicz, Durey, Heggner, Louie, Milhaud, Poulenc, Satie et Taillefer, le 16 fév. à 19 h 30.

CHRIST CHURCH CATHEDRAL: Ste-Catherine/Université, Montréal — Divertissements Samedi: récital de Jaime Sommerville, cor, et Eugene Plawutsky, piano, le 15 fév. à 17 h.

ÉCOLE DE MUSIQUE VINCENT-D'INDY: 628 chemin Côte Ste-Catherine, Montréal — Récital de piano de Natalie Pépin, musique russe et slave, le 15 fév. à 14 h 30, et 16 h 30.

ÉGLISE ST-GEORGES: angle Peel et de la Gauchetière, Montréal — Concert Arts-Québec, œuvres de Brahms, Schubert, Mendelssohn et Gershwin, au piano, Pierre McLean, et les chanteurs de l'Ensemble St-Germain, dir. Marie-Claude Desloges, le 15 fév. à 20 h.

ÉGLISE ST-JEAN-BAPTISTE: angle Rachel/Henri-Julien, Montréal — L'organiste Jacques Boucher aux messes de sam. à 17 h, et 10 h, et 11 h, le dim.

ÉGLISE ST-JOHN THE EVANGELIST: St-Urbain/Président Kennedy, Montréal (388-2705) — L'Ensemble Les Agréments, œuvres de Bach, de Prusse, Telemann et Janitsch, le 15 fév. à 20 h.

LE GRAND SÉMINAIRE: 2065 ouest rue Sherbrooke, Montréal (731-4984) — Le Chœur de Sainte-Cécile, musique religieuse d'Europe de l'est, le 16 fév. à 20 h.

ORATOIRE ST-JOSEPH: 4300 Queen Mary, Montréal (733-8211) — Les Petits Chanteurs du Mont-Royal, dir. Gilbert Patenaude, tous les dim. à 11 h. — À 15 h 30, Raymond Daveluy à l'orgue.

SALLE POLLACK: 555 ouest Sherbrooke, Montréal — Cinnamon Anderson, cor, Allison Gagnon, piano, œuvres de Haydn, Schumann, Schmidt et Barber, le 16 fév. à 20 h.

UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL: 200 Vincent d'Indy, Montréal — Salle Claude-Champagne: Récital de chant, Chantal Dubois, mezzo-soprano, au piano, Louise-Andrée Baril, œuvres de Bizet, Britten, Duparc, Dvorak et Haydn, le 16 fév. à 20 h.

Populaire

L'AIR DU TEMPS: 194 ouest St-Paul, Vieux-Montréal (842-2003) — Jazz du mer. au dim. de 22 h 15 à 02 h 30.

BAR LES BEAUX ESPRITS: 2073 St-Denis, Montréal (844-6882) — Blouin-Bélanger, les 15-16 fév. à 22 h 30.

BAR BRAQUE: 980 est Rachel, Montréal (523-9738) — Tous les dimanches de 20 h. à 01 h. Trio Randy Doherty.

BIDDLES JAZZ AND RIBS: 2060 Aylmer, Montréal (842-8656) — Le quatuor de Johnny Scott et Geoffrey Lapp, en permanence, lun. mar. de 19 h à 24 h, mer. au ven. 17 h 30 à 22 h. — Le Trio de Charlie Biddle, en permanence, du mer. au ven. à compter de 22 h, le sam. à compter de 21 h 30. — Billy George, en solo, lun. mar. de 17 h à 19 h. — Trio Billy Gerorgette, sam. de 18 h à 21 h 30. — Le trio de Bernard Primeau, le dim. de 18 h 30 à 24 h, avec invité.

Café Des Arts: 1567 St-Denis, Montréal (987-9533) — Jazz le 15 fév. à 22 h.

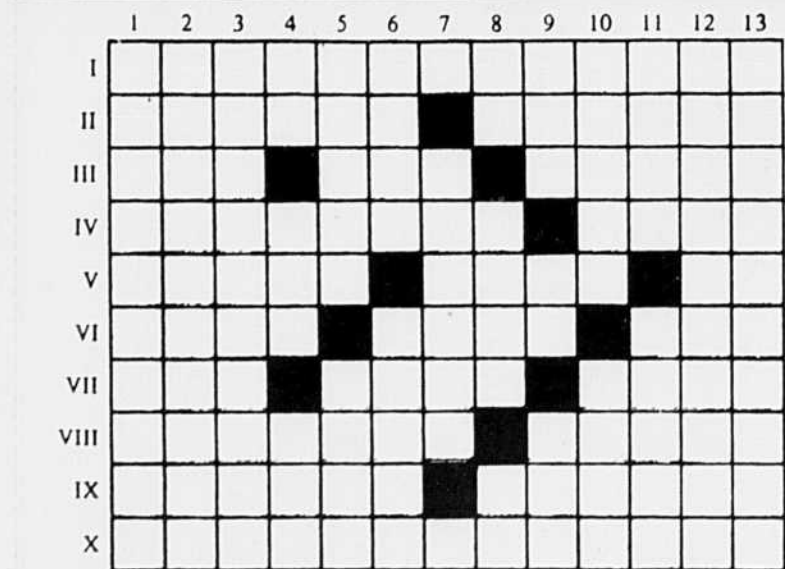
Café Thélème: 311 est Ontario, Montréal (845-7932) — Robert Ménard's L.A. Jazz Band, le 15 fév. à 21 h 30.

CEGEP AHUNTSIC: Auditorium, 9155 St-Hubert, Montréal (872-8749) — Le Trio de François Bourassa et Louise Allaire, le 15 fév. à 20 h.

CHÂTEAU DU LAC: 460 Main Road, Hudson (458-4092) — Jazz avec the Shuffle Demons, le 15 fév. à 22 h.

CLUB CONTINENTAL: 4171 St-Denis, Montréal (844-4481) — Jazz les ven. sam. à 22 h.

MOTS CROISÉS DU MONDE



HORIZONTELEMENT

1. N'est pas, malgré l'apparence, le patron des fripiers. — II. Avalé. Mit en boîte. — III. Il. Signes extérieurs de richesses. Bien utile au constructeur. — IV. Aide aux grandes inventions. Qu'on lui donne du temps. — V. Elle est anore, cette bête. Adoré en Égypte. Fait moins parler d'elle. — VI. Gros tas. Doubtent les épaisseurs. Se prête parfois au diagnostic. — VII. Béquille. Tu. Les premiers sont parfois les meilleurs. — VIII. Se retrouve comme en l'an quarante. Peut tourner au délire. — IX. Partage sa maman. Utile ou disgracieux. — X. Provoquent l'admiration par leur brillant.

VERTICALEMENT

1. Fait de la comédie. — 2. Spécialiste des formes et de leurs dessous. — 3. Si elles sont ainsi, c'est paresse ou manque d'informations? — 4. N'a rien de positif. Peut être traité à la main ou à la machine. Venant du bas, il s'y connaît. — 5. Quand un et deux fusionnent. Se doit de protéger votre vie publique et votre vie privée. — 6. Vous tiennent enchaînés. Toujours insupportable. — 7. Box. —

THEATRE

BAR-THÉÂTRE LES LOGES: 1237 Sanguinet, Montréal (934-3787) — Bourrées de Complexes présente « Amertume tue » pièce écrite et m. en s. par Marie-Eve Gagnon, du 6 au 15 fév. à 20 h 30, dim. à 15 h.

Café De La Place: PDA, Montréal (842-2112) — « Beauté baroque » de Jean Salvy, d'après le roman de Claude Gauvreau, m. en s. Jean Salvy, du 22 janv. au 7 mars à 20 h, sam. 16 h 30 et 21 h.

CHAPELLE HISTORIQUE DU BON-PAS-TEUR: 100 est Sherbrooke, Montréal (597-0677) — Les Productions L'Archeipel présentent « Alma Mahler » biographie musicale d'après l'œuvre de Françoise Lalonde, m. en s. Alexandre Hausvater, du 21 janv. au 29 fév. mar. au sam. à 20 h.

THE DOME THEATRE: 3990 ouest Notre-Dame, Montréal (931-5000) — Le département de théâtre du collège Dawson présente « Much Ado About Nothing » de Shakespeare, m. en s. Douglas Buchanan, du 13 au 16 fév. à 20 h.

ESPACE GO: 5066 Clark, Montréal (271-5381) — « Bénérice » de Jean Racine, m. en s. Brigitte Hamtjens, du 14 janv. au 15 fév. à 20 h. — « Provincetown playhouse, juillet 1919, j'avais 19 ans » de Norman Charette, m. en s. Alice Ronfard, du 10 mars au 11 avril.

ESPACE LIBRE: 1945 rue Fullum, Montréal (521-4191) — Omnibus présente « Les chats n'ont-ils pas neuf vies? » de Francine Alpin, Jean Asselin, Denise Boulanger, Jacques Le Blanc, m. en s. Jean Asselin, du 11 au 29 fév. mar. au sam. à 20 h.

MUSÉE DU QUÉBEC: 1 ave Wolfe-Montcalm, Québec (418-643-3377) — « Trio pour couleurs et lumière » texte et m. en s. André Jean, rencontre de Suzor-Côté, Lyman et Leduc, les 16-23 fév. et 1er mar. à 13 h 30 et 15 h 30.

NOUVELLE COMPAGNIE THÉÂTRALE: Salle Fred-Barry, 4353 est Ste-Catherine, Montréal (253-8974) — « Le Pap 2 présente » L'an de grâce » texte et m. en s. René Richard Cyr, Alexis Martin et Claude Poissant, du 17 fév. au 21 mars à 20 h 30.

RESTAURANT-THÉÂTRE LA LICORNE: 4559 Papineau, Montréal (523-2246) — La Maison Théâtre et Ma Chère Pauline présentent « Corps étranger » de Sylvie Provost, m. en s. de René Gagnon, du 19 fév. au 8 mars, jeu. ven. sam. à 20 h 30, dim. à 15 h. — Le Théâtre Habes Corpus présente « Les mouches cantharides » conception et m. en s. Pierre Gingras, les 24-25-26 fév. à 20 h 30.

SALLE MOYSE: 853 ouest Sherbrooke, Montréal (845-5811) — Le Département d'anglais de l'université McGill présente « The Love of the Nightingale » de Timberlake Wertenbaker, du 12 au 15 fév. et du 19 au 22 fév. mer. au sam. à 20 h.

THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI: 3900 St-Denis, Montréal (282-3900) — « Conte d'hiver 70 » de Anne Legault, m. en s. André Brassard, du 7 fév. au 1er mars, mer. au sam. à 20 h, dim. à 15 h.

THÉÂTRE BISCUIT: 221 ouest St-Paul, Vieux-Montréal (845-7306) — « Parade » spectacle de manifestations, conception et m. en s. Vladimir Agave et Benoit Dubois, du 25 janv. au 1er mars, mer. et dim. à 15 h.

THÉÂTRE CENTAUR: 453 St-François-Xavier, Montréal (288-3161) — « Karla and Gril » de Vivienne Laxdal, m. en s. John Palmer, du 6 fév. au 22 mars.

THÉÂTRE LA CHAPELLE: 3700 St-Dominique, Montréal (843-7738) — « Le Théâtre 1774 présente » Woman by a Window » m. en s. Paula de Vasconcelos, du 31 janv. au 23 fév. mer. au sam. à 20 h, dim. à 15 h.

THÉÂTRE DU GRAND SAULT: 7644 rue Édouard, LaSalle (367-5000) — Le Théâtre de l'Avant-Scène présente « Visa pour l'éternité » de Sylvie et Paul Lemay, les 15-16-21-22-23-28-29 fév. et 1er mars, ven. et sam. à 20 h, dim. à 19 h.

THÉÂTRE JEAN-DUCEPPE: PDA, Montréal (842-2112) — « La descente d'Orphée » de Tennessee Williams, m. en s. François Brousseau, traduction de Michel Tremblay, du 19 fév. au 28 mars.

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE: 84 ouest Ste-Catherine, Montréal (861-0563) — « En attendant Godot » de Samuel Beckett, m. en s. André Brassard, du 21 janv. au 15 fév. mar. au ven. à 20 h, sam. à 16 h, et 21 h, supplémentaires les 18-19-20 fév. à 20 h.

THÉÂTRE DE QUAT'SOUS: 100 est ave des Pins, Montréal (845-7277) — « Les vaches sacrées » de René Brisebois et François Camirand, m. en s. René Richard Cyr, du 20 janv. au 15 fév. mar. au sam. à 20 h, dim. à 15 h.

THÉÂTRE DU RIDEAU VERT: 4664 St-Denis, Montréal (844-1793) — « Les précieuses ridicules » et « Le médecin malgré lui » de Molière, m. en s. Guillermo de Andrés, du 25 fév. au 21 mars, mar. au ven. à 20 h, sam. 16 h, et 21 h, dim. à 15 h.

LE GRAND THÉÂTRE DE QUÉBEC: Québec (418-643-8131) — « La comédie et le rire » de Georges de Roland Lepage, m. en s. Gilbert Lepage, du 25 fév. au 21 mars, mar. au sam. à 20 h.

THÉÂTRE PÉRISCOPE: 2 est Crémazie, Québec (418-523-2183) — Le Théâtre Repère présente « Wouf wouf » de Yves Sauvageau, m. en s. Jean-Frédéric Messier, du 24 fév. au 21 mars, mar. au sam. à 20 h.

AUDITORIUM ÉDOUARD-MONTPETIT: 100 est Gentilly, Longueuil (282-9362) — Les Grands Explorateurs présentent Expedition Fleuve Niger, de Gérard Bages, du 13 au 17 fév. lun. à 20 h, jeu. ven.

CAFÉ DES ARTS: 1567 St-Denis, Montréal (987-9533) — Jazz le 15 fév. à 22 h.

Café Thélème: 311 est Ontario, Montréal (845-7932) — Robert Ménard's L.A. Jazz Band, le 15 fév. à 21 h 30.

CEGEP AHUNTSIC: Auditorium, 9155 St-Hubert, Montréal (872-8749) — Le Trio de François Bourassa et Louise Allaire, le 15 fév. à 20 h.

CHÂTEAU DU LAC: 460 Main Road, Hudson (458-4092) — Jazz avec the Shuffle Demons, le 15 fév. à 22 h.

CLUB CONTINENTAL: 4171 St-Denis, Montréal (844-4481) — Jazz les ven. sam. à 22 h.

VARIETES

AUDITORIUM ÉDOUARD-MONTPETIT: 100 est Gentilly, Longueuil (282-9362) — Les Grands Explorateurs présentent Expedition Fleuve Niger, de Gérard Bages, du 13 au 17 fév. lun. à 20 h, jeu. ven.

CAFÉ DES ARTS: 1567 St-Denis, Montréal (987-9533) — Jazz le 15 fév. à 22 h.

Café Thélème: 311 est Ontario, Montréal (845-7932) — Robert Ménard's L.A. Jazz Band, le 15 fév. à 21 h 30.

CEGEP AHUNTSIC: Auditorium, 9155 St-Hubert, Montréal (872-8749) — Le Trio de François Bourassa et Louise Allaire, le 15 fév. à 20 h.

CHÂTEAU DU LAC: 460 Main Road, Hudson (458-4092) — Jazz avec the Shuffle Demons, le 15 fév. à 22 h.

CLUB CONTINENTAL: 4171 St-Denis, Montréal (844-4481) — Jazz les ven. sam. à 22 h.

CAFÉ DES ARTS: 1567 St-Denis, Montréal (987-9533) — Jazz le 15 fév. à 22 h.

Café Thélème: 311 est Ontario, Montréal (845-7932) — Robert Ménard's L.A. Jazz Band, le 15 fév. à 21 h 30.

CEGEP AHUNTSIC: Auditorium, 9155 St-Hubert, Montréal (872-8749) — Le Trio de François Bourassa et Louise Allaire, le 15 fév. à 20 h.

CHÂTEAU DU LAC: 460 Main Road, Hudson (458-4092) — Jazz avec the Shuffle Demons, le 15 fév. à 22 h.

CLUB CONTINENTAL: 4171 St-Denis, Montréal (844-4481) — Jazz les ven. sam. à 22 h.

CAFÉ DES ARTS: 1567 St-Denis, Montréal (987-9533) — Jazz le 15 fév. à 22 h.

Café Thélème: 311 est Ontario, Montréal (845-7932) — Robert Ménard's L.A. Jazz Band, le 15 fév. à 21 h 30.

CEGEP AHUNTSIC: Auditorium, 9155 St-Hubert, Montréal (872-8749) — Le Trio de François Bourassa et Louise Allaire, le 15 fév. à 20 h.

CHÂTEAU DU LAC: 460 Main Road, Hudson (458-4092) — Jazz avec the Shuffle Demons, le 15 fév. à 22 h.

CLUB CONTINENTAL: 4171 St-Denis, Montréal (844-4481) — Jazz les ven. sam. à 22 h.

CAFÉ DES ARTS: 1567 St-Denis, Montréal (987-9533) — Jazz le 15 fév. à 22 h.

Café Thélème: 311 est Ontario, Montréal (845-7932) — Robert Ménard's L.A. Jazz Band, le 15 fév. à 21 h 30.

CEGEP AHUNTSIC: Auditorium, 9155 St-Hubert, Montréal (872-8749) — Le Trio de François Bourassa et Louise Allaire, le 15 fév. à 20 h.

CHÂTEAU DU LAC: 460 Main Road, Hudson (458-4092) — Jazz avec the Shuffle Demons, le 15 fév. à 22 h.

CLUB CONTINENTAL: 4171 St-Denis, Montréal (844-4481) — Jazz les ven. sam. à 22 h.

CAFÉ DES ARTS: 1567 St-Denis, Montréal (987-9533) — Jazz le 15 fév. à 22 h.

Café Thélème: 311 est Ontario, Montréal (845-7932) — Robert Ménard's L.A. Jazz Band, le 15 fév. à 21 h 30.

CEGEP AHUNTSIC: Auditorium, 9155 St-Hubert, Montréal (872-8749) — Le Trio de François Bourassa et Louise Allaire, le 15 fév. à 20 h.

CHÂTEAU DU LAC: 460 Main Road, Hudson (458-4092) — Jazz avec the Shuffle Demons, le 15 fév. à 22 h.

CLUB CONTINENTAL: 4171 St-Denis, Montréal (844-4481) — Jazz les ven. sam. à 22 h.

CAFÉ DES ARTS: 1567 St-Denis, Montréal (987-9533) — Jazz le 15 fév. à 22 h.

Café Thélème: 311 est Ontario, Montréal (845-7932) — Robert Ménard's L.A. Jazz Band, le 15 fév. à 21 h 30.

CEGEP AHUNTSIC: Auditorium, 9155 St-Hubert, Montréal (872-8749) — Le Trio de François Bourassa et Louise Allaire, le 15 fév. à 20 h.

CHÂTEAU DU LAC: 460 Main Road, Hudson (458-4092) — Jazz avec the Shuffle Demons, le 15 fév. à 22 h.

CLUB CONTINENTAL: 4171 St-Denis, Montréal (844-4481) — Jazz les ven. sam. à 22 h.

à 19 h, sam. à 19 h, et 21 h 30, dim. à 13 h 30 et 16 h.

BOÎTE À CHANSON LE PIÉROT: 114 est St-Paul, Montréal — Dany Pouliot et Alex Sohier, le 15 fév. à 20 h. — Les Deux Pierrots. Le groupe L'Une et le groupe P. Beauregard, le 15 fév. à 20 h.

BOZO BISTRO BAR: 6121 Morin, Val-Morin (819-322-2454) — Odette Colombe et Rock Gingras, du mer. au sam. — Richard Joe Leroux, les dim. et lun.

CAFÉ AMSTERDAM: 1175 est Ontario, Montréal (525-5787) — « Les peurs bleues » texte et m. en s. de Richard Niquette, jusqu'au 15 fév. à 20 h. — Marie-Diane Lee, humoriste, jusqu'au 15 fév. à 22 h.

ÉCOLE ST-JEAN-BAPTISTE: Dorion — Le duo France Carmel et Jean-Louis Morin en spectacle, invité: Yves Choquette, le 15 fév.

ESPACE TANGENTE: 840 est Cherrier, Montréal (762-2717) — « Folies d'Espagne » pièces de Genevieve Dussault, Marie Parisella, Paule Tremblay et Arawana Hayashi, les 15-16 fév. à 20 h 30.

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL: 1380 ouest Sherbrooke, Montréal (285-1600) — Dimanche-Expo: Pour fêter Riopelle et nouveau musée, un collectionneur à découvrir, les dim. à 13 h, 14 h, 15 h, et 16 h.

NOUVEL HÔTEL DE MONTRÉAL: 1740 René-Lévesque, Montréal (935-4243) — Crime et Passion présente le spectacle Meurtre et mystère, d'après Agatha Christie, à compter du 17 janv. les ven. et sam. à 19 h.

LE P'TIT BAR: 3451 St-Denis, Montréal (281-9124) — Gilbert Gélinas, le 15 fév. à 22 h 30. — Jean-Pierre Grimaldi, le 16 fév. à 22 h 30.

EXPOSITIONS

Ateliers et galleries

ARTES: 102 ouest Laurier, Montréal (271-1211) — Œuvres de Chemiakin, Cullen, Laperrière, Riopelle, Tobiasse, Weisbuch et Bronx de Varalla.

ATELIER CIRCULAIRE: 40 est rue Molère, 4e étage, Montréal (272-8874) — Artistes graveurs européens, du 2 au 27 fév.

AU BOUT DE LA 20: 126A Lafontaine, Rivière-du-Loup (418-962-0258) — Jocelyne Gaudreau, du 5 fév. au 1er mars, mer. au dim. de 13 h 30 à 16 h 30.

AXE NÉO-7: 205 Montcalm, Hull (819-771-2122) — Œuvres de Marlene Dumas, du 9 fév. au 1er mars, mar. au dim. de 12 h à 17 h.

LE BALCON D'ARTS: 650 rue Notre-Dame, St-Lambert (466-8920) — Exposition permanente des œuvres de Ayotte, Bertoulesque, Brunoni, Cosgrove, Del Signore, Hudon, Tiengo, et plusieurs autres.

BAR LA CERVOISE: 4457 St-Laurent, Montréal (843-6586) — Photographies de Gary Evans, du 29 janv. au 19 fév.

BIBLIOTHÈQUE DE GREENFIELD PARK: Greenfield Park — Conjuguer les extrêmes » œuvres récentes d'Hélène Goulet, du 5 au 18 fév.

B-312 ÉMERGENCE: 372 ouest Ste-Catherine, Montréal (874-9423) — Œuvres de Michel Boulanger et François Lacasse, du 8 au 29 fév.

LA CENTRALE: 279 ouest Sherbrooke, Montréal (844-3489) — Œuvres de Lorraine Simms, et de Renée Lavallante, du 8 fév. au 8 mars, mer. au dim. de 12 h à 17 h.

CENTRE DES ARTS VISUELS: 350 Victoria, Montréal (488-9558) — Œuvres de Deborah Salac-Ashforth et Misuru Cope, du 13 fév. au 7 mars.

CENTRE SAIDY BRONFMAN: 5170 chemin Côte-Ste-Catherine, Montréal



Smoke on The Water de Marcel Saint-Pierre.

ARTS VISUELS

La peinture critique la peinture

Marcel Saint-Pierre

« New York Thruway 87-90 »
Galerie de l'UQAM,
1400, rue Berri (Pavillon Judith-
Jasmin)
Jusqu'au 23 février

Marcel Saint-Pierre

« Diluvio »
Galerie Trois Points,
307, rue Sainte-Catherine ouest
Jusqu'au 29 février

Jean Dumont

FAIRE de la peinture aujourd'hui, quand on est persuadé qu'elle peut et doit dire des choses nouvelles, n'est pas une entreprise de tout repos. Plus peut-être que dans tout autre forme d'art, quand il s'agit de peinture l'histoire et la culture pèsent lourd, non seulement sur l'artiste et son médium, mais aussi sur l'ensemble de la société, en général, et sur le spectateur de l'art, en particulier.

Cette mémoire tenace fait qu'il existe, au moins depuis l'avènement de la modernité, un décalage important entre le sens des interventions novatrices qui se sont succédé dans la peinture, et leur réception par le public. Ce dernier, au nom de la fidélité aux modèles, refuse au geste fondateur un sens qu'il accordera en général, des années plus tard, à des répétitions de ce geste, dont rien n'assure qu'elles sont alors porteuses d'une quelconque signification. Devant le retour, justifié mais trop souvent non critique, de la subjectivité il ne faut pas chercher ailleurs la méfiance manifestée par nombre d'entre nous devant certaines formes d'expressionnisme, qui valables en leur temps, peuvent très bien n'avoir pour rôle, aujourd'hui, que de masquer la béance du sujet.

Quand on pense qu'en 1992, non seulement dans le grand public, mais aussi dans des cercles apparemment au fait de l'évolution de l'art, pour ne pas dire dans toute une fraction conservatrice du milieu artistique lui-même, le débat porte encore sur la légitimité ou non d'une facture figurative dans les tableaux, on est en droit de s'inquiéter ! Le vrai débat n'est-il pas en effet, quelque soit la facture, de trancher entre une peinture cantonnée dans la tâche secon-

daire de représentation du réel, et un art considéré comme un des moyens privilégiés de la pensée ?

Même si le nom de l'artiste n'a pas encore été prononcé, toutes les réflexions qui précèdent sont contenues dans la peinture très actuelle de Marcel Saint-Pierre, dont on peut voir les œuvres tant à la Galerie de l'UQAM qu'à la Galerie Trois Points. Devant les ambiguïtés de la peinture, qui font qu'elle peut très bien ne pas être perçue comme elle a été peinte, bien des artistes, les jeunes en particulier, se sont tournés vers des formes d'art nouvelles, installation, performance, art informatique, et autres qui n'étaient pas encore marquées par les habitudes normatives de la culture. Marcel Saint-Pierre lui a continué à mettre la peinture au service d'une pensée toujours nouvelle.

Les raisons de cette conviction sont sans doute multiples, mais l'une d'elles est particulièrement intéressante dans son interaction avec le commentaire sur les œuvres. Marcel Saint-Pierre est en effet persuadé que le sens de ces dernières dépend autant de leurs modes et conditions de production que de leur forme même. C'est le processus de leur élaboration qui se porte garant de la valeur éminemment critique de ses peintures, car c'est en lui que se trouvent inversées toutes les valeurs normées de l'histoire de la peinture occidentale.

Cet aspect est tellement important, que ses œuvres ont longtemps couru le risque d'être réduites aux diverses phases de leur fabrication. Mais, d'un autre côté, l'ignorance des reports successifs entre les toiles traditionnelles et le film de plastique dont elles sont le résultat, et qui inversent, aux yeux du spectateur, l'ordre traditionnel des couches de peinture, priverait ce dernier de toute leur signification critique.

Les toiles exposées à l'UQAM, issues de la série newyorkaise sont antérieures à celles accrochées à la Galerie Trois Points. Il faut se confronter à ces deux temps de la production pour mesurer ce qui est en train de changer dans la peinture de Marcel Saint-Pierre. Le plus évident est que le caractère touffu, pressé,

j'allais dire le chaos des interventions, dont la surface de la toile révélait, non la genèse mais le résultat, cède le pas, dans les pièces récentes à la montée d'une ordonnance beaucoup plus sereine et placide. La peinture est devenue beaucoup plus liquide, et les couleurs moins agressives. La peau des tableaux s'est affinée. Les occurrences figuratives y sont moins évidentes.

Les titres donnés aux œuvres sont figuratifs, mais on a l'impression que c'est le réel qui est redevable aux œuvres de son existence, et non le contraire. Leur simple formulation poétique témoigne d'ailleurs de la qualité essentielle qui baigne aujourd'hui les toiles de Marcel Saint-Pierre : le sensible, en toute lucidité, y a acquis droit de cité aux côtés de l'intelligible. Et je dis bien « aux côtés », pas « à la place », afin que la Postmodernité ne soit pas que le lamentable retour du balancier à une « anti-modernité ».

Avec le sensible, le sujet-peintre s'avoue plus facilement dans des toiles qui, d'autre part, cachent moins leur intimité au spectateur. Il est certainement présent dans le thème de l'eau, autour duquel s'articule l'exposition, et sa connotation freudienne des origines. Présent aussi dans la notion de « l'écran » souvent sollicitée à propos de cette peinture. Ne cherchez pas cependant la subjectivité de l'artiste sur la pellicule mince et lisse de la surface des tableaux. Les gestes dont elle porte la trace sont des interventions neutres, qui témoignent certes de l'activité du corps, mais d'une activité divisée en tant d'interventions physiques élémentaires qu'elle est libérée de tout héritage expressionniste. Le sujet de l'artiste, il faut le traquer à la périphérie de chacun de ces gestes infimes inconnus de vous, et apparemment sans signification autre que celle nécessaire à la fabrication. C'est cette présence silencieuse du sujet à leur limite qui enrichit ces gestes simples du métier de la dignité du sens.


GALERIE TROIS POINTS

MARCEL SAINT-PIERRE

jusqu'au 29 février

Avec la participation du ministère des Affaires culturelles du Québec

307, SAINT-CATHERINE OUEST
SUITE 555, MONTRÉAL
H2X 2A3 (514) 845-5555

NATHALIE CARON
« Les excursions »

FABRIZIO PEROZZI
« Autour de la suite Les Philosophes »

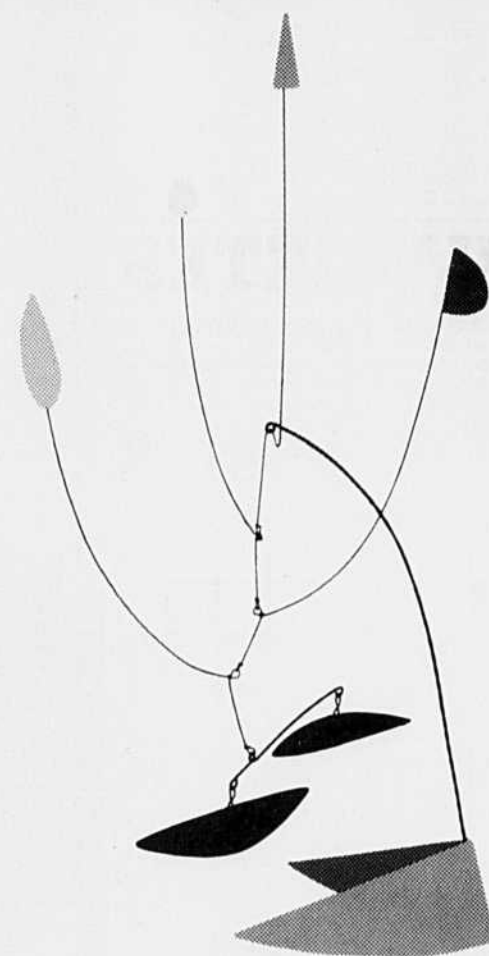
Vernissage vendredi
21 fév. de 17h à 19h

Avec la participation du ministère des Affaires culturelles du Québec

1192, rue Beaudry, Montréal
(Québec Canada H2L 3E4)
Tél.: (514) 521-2141
Téléc.: (514) 521-6678

DÉJÀ EN 1930, LES AMÉRICAINS VOYAGEAIENT DANS L'ESPACE.

LA SCULPTURE ABSTRAITE AUX ÉTATS-UNIS 1930-1970.



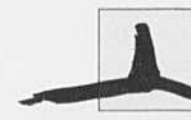
Alexander Calder, Mobile with Five Appendages, 1938.
Coll. Reynolda House, Museum of American Art.

« Une fête de l'invention, de l'intelligence. »
— Jean Dumont, Le Devoir

Jusqu'au 22 mars.

Survolt d'une période cruciale de l'histoire de l'art au cours de laquelle les artistes ont expérimenté des avenues nouvelles en sculpture. Découvrez les œuvres des grands noms de la sculpture contemporaine américaine rassemblées par la American Federation of Arts. En exclusivité canadienne au Musée du Québec.

Droits d'entrée: de 3 \$ à 5 \$. Entrée gratuite pour les moins de 16 ans et pour les Amis du Musée du Québec. Heures d'ouverture: Tous les jours, sauf le lundi, de 10 h à 17 h 45. Le mercredi: de 10 h à 21 h 45. Les Mercredis Bell: entrée gratuite.



MUSÉE DU QUÉBEC
Parc des Champs-de-bataille, Québec
Tél.: (418) 643-2150

L'exposition est un projet de Art Access, un programme pilote de la American Federation of Arts réalisé grâce au soutien de « Lila Wallace-Reader's Digest Funds ». Le Musée du Québec est subventionné par le ministère des Affaires culturelles du Québec.

NORMAND PARADIS

oeuvres récentes

Vernissage le mercredi 19 février de 17h à 19h
jusqu'au 11 mars

GALERIE FRÉDÉRIC PALARDY

307 rue Ste-Catherine Ouest Suite 515 Montréal (514) 844-4464
Mar. au ven. de 11h à 18h sam. de 11h à 17h

GALERIE D'ART STEWART HALL

Centre Culturel de Pointe-Claire
176 Bord du Lac, Pointe-Claire, 630-1254

du 22 février au 22 mars 1992

Oeuvres récentes en acier d'Erwin Regler

Réconciliation avec la nature: Les paysages de David McMillan et de Gary Wilson
Mise en circulation par le Musée de la Photographie contemporaine à Ottawa
Vernissage le dimanche 23 février de 14h à 16h. Erwin Regler donnera une conférence à 15h.
Du lun. au ven. de 14h à 17h — lun. et mer. soir, de 19h à 21h sam. et dim. de 13h à 17h
Admission gratuite — Accessible par ascenseur



Dominique Sarrazin

Oeuvres récentes

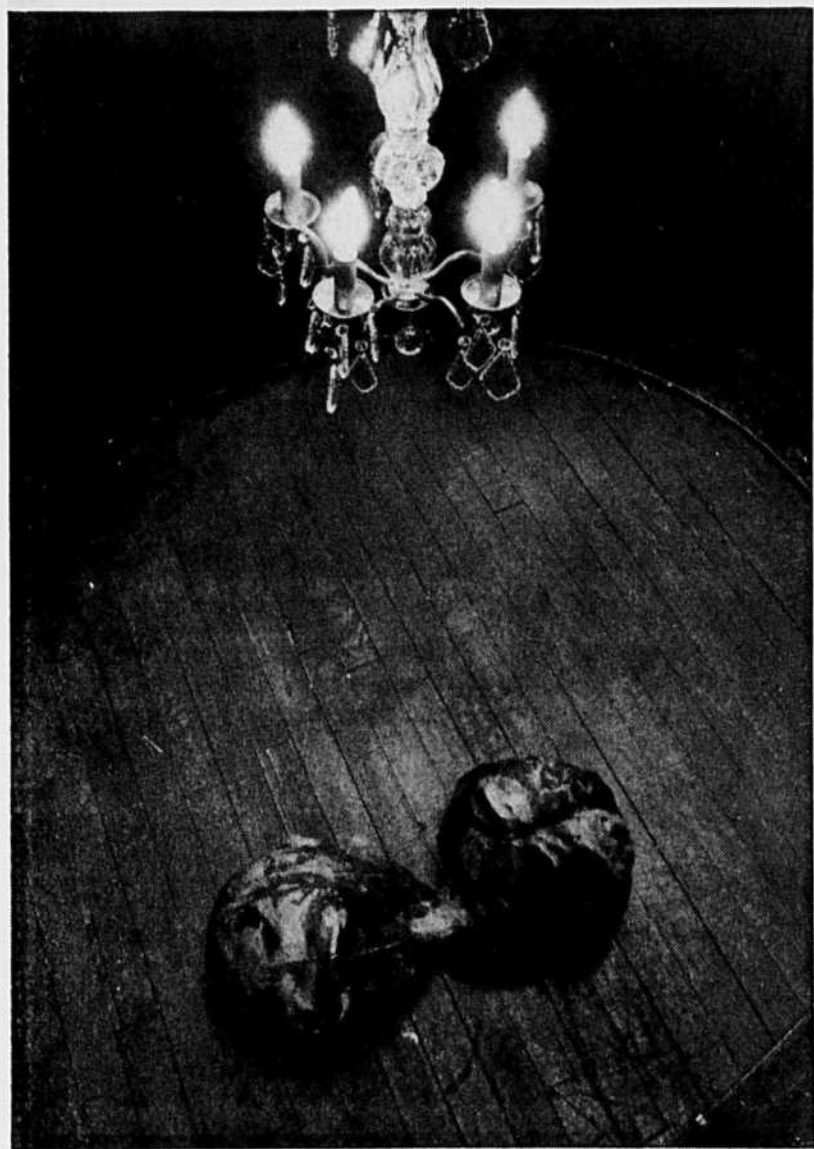
jusqu'au 15 mars 1992

Rencontre avec l'artiste le samedi 15 février 1992,
entre 14h et 17h

Galerie Graff

963 est Rachel, Montréal, Qc H2J 2J4 (526-2616)
du mercredi au vendredi de 11h à 18h. - samedi et dimanche de 12h à 17h.

ARTS VISUELS



Gilles Mihalcean expose à la Galerie Chantal Boulanger.

PHOTO JACQUES NADEAU

Gilles MihalceanGalerie Chantal Boulanger
372, rue Sainte-Catherine ouest
Jusqu'au 7 mars 1992**Marie-Michèle Cron**

COMME un murmure qui viendrait rider la surface de l'eau, les œuvres de Gilles Mihalcean émergent lentement de l'ombre de l'atelier pour nous chuchoter à l'oreille les escapades de la mémoire vagabonde. Chaque fois que nous pénétrons dans les espaces secrets de cet artiste « en culottes courtes » qui songe, galoches au pied et tête dans les nuages, à faire l'école buissonnière pour ramener de ses voyages dans les souvenirs les plus intimes, des bribes de poésie transformées en sculptures douces et silencieuses, le temps suspend son vol. Nous restons là, longtemps, l'œil enchanté, la bouche bée, devant ses pièces qui nous envahissent de leurs formes, de leurs textures, de leurs matériaux inusités et dont la rencontre inopinée dévoile les fragments d'un discours amoureux que l'on lirait en sirotant une tasse de café noir. Mais ne cherchez pas derrière elles un quelconque message au contenu socio-politique. Gilles Mihalcean expose du rêve. Et de limpides objets du désir.

« Mes sculptures sont construites autour de souvenirs, de choses que j'ai vues, de références à des lieux importants pour moi confie l'artiste. Je m'inspire souvent de la nature, de résidus que je trouve sur les plages par exemple. » Ainsi du *Marais* pré-

senté à *Lumières* (CIAC) en 1986, une sorte de fontaine de jouvence liquide et fragile liée à l'enfance qui abreuvait le regard du spectateur de mille détails oniriques, de *L'Averse* exposée, entre autres, chez René Blouin en 1987, une installation criblée de métaphores, de *Brume gaspésienne* qui aurait pu tout aussi bien s'appeler *Brume océanienne* tant la lumière captée ici comme élément formel, venait découper une fenêtre ouverte sur une île perdue au milieu de l'océan. Ou bien *New York le feu* (Centre Saidye Bronfman, 1986) avec cette *Vénus de l'esprit*, première représentation féminine que l'on retrouve dans nos livres d'histoire de l'art, femme planteuse, corne d'abondance nourrissant la terre de sa fertile générosité et *Vieille Branche* (Maison de la culture Côte-des-Neiges, 1991) qui hantait, tel un revenant, la pensée du défunt critique et historien de l'art René Payant.

Toutes ces œuvres narratives ne racontent pas d'histoire précise : elles suggèrent plus qu'elles n'indiquent une trajectoire particulière, elles dérivent vers des rivages exotiques, vers des territoires gravés dans l'imaginaire collectif, imposant dans leur réjouissante fraîcheur, une divagation spirituelle et méditative ponctuée de plages de silence. Ainsi, on les décrypte toujours en revenant sur nos pas pour comparer, comprendre, soupeser du regard ce qui aurait pu nous échapper. Et se laisser envahir par la poésie et la prolifération sémantique qui se dégageant des associations affectives entre les formes, les couleurs, les matériaux.

Avec ces derniers d'ailleurs, l'artiste explore et exploite toute une gamme de textures non classiques qui va de l'aluminium au laiton, en passant par le marbre et les mousses synthétiques. Ils servent de substrat de base à l'élaboration d'un discours sur la sculpture qui est vue comme un assemblage de choses, d'éléments mobiles et parfois inachevés. De l'infiniment grand à l'extrêmement petit, l'œil est alors entraîné dans une gymnastique visuelle étourdissante : plongée et contre-plongée, jeux d'équilibre et changements d'échelle, il n'y a rien pour le laisser tranquille ne serait-ce que l'instant d'une image entrevue à la dérobée. Gilles Mihalcean aime provoquer chez le spectateur le plaisir de la découverte, et démonter le subterfuge jubilatoire de l'effet de surprise.

Car, en entrant chez Chantal Boulanger, nous sommes irrémédiablement attirés par un ensemble de trois pièces segmentées qui distillent le parfum capiteux de la séduction. Une immense feuille de tôle ondulée enveloppe et camoufle une scène féérique digne de la traviata. Un lustre aux breloques de verre scintillant comme le diamant éclaire deux têtes décapitées en plâtre posées sur le sol et dont le baiser baroque ne déplaierait pas à Gustav Klimt. De chaque côté de cet espace des sentiments, plombent et s'élèvent deux longues tiges en acier : l'une avec sa pointe acérée s'émousse sur une météorite tombée du ciel. L'autre, plus inquiétante, suspendue comme une épée de damoclès au-dessus d'un paysage, tente de gratter une surface en

Pierre bleutée dont les arabesques dansent les vagues de la mer. Ici, pour souligner ou accentuer le relief accidenté de ce jardin de Mykonos en plâtre, l'artiste a incorporé des objets trouvés : tissu, morceau de verre et de pneu, petites maisons qui se révèlent après une longue observation. « Je fais des liens entre les images qui renvoient à des contextes différents explique l'artiste. Au départ, j'ai pensé cette pièce en fonction de l'opéra. Et cette tige, par exemple, peut être une aiguille prête à se poser sur un disque. Je ne vois pas ma sculpture d'avance, car je fonctionne par tâtonnements, par une série d'hésitations, de recommencements. Pour moi, la sculpture doit passer par la matière. C'est la censure que je me donne, sinon, cela peut aller n'importe où, n'importe comment. »

Sur les murs adjacents, trois petites pièces plus discrètes insistent sur le caractère privé que Gilles Mihalcean injecte dans son travail. Une gomme à effacer, mate et polie par l'usage, côtoie du graphite argenté. Une plaque en bois dont les noeuds et les sillons rappellent des empreintes digitales et la découpe, le toit d'une maison, protège un moulage de doigts en plâtre et une plaque de grès blanc aux signes calligraphiques chinois. Cette miniature délicate qui ressemble à du sucre d'orge renvoie à la main marquée de stries qui écrit, qui modèle, qui s'abandonne sur le papier pour tracer les lignes, les phrases, les mots d'un journal semé de confidences. Dans un alliage de pudeur et de sensualité.



PHOTO JACQUES GRENIER

Stade d'épuration synthétique, exposition récente des œuvres de Massimo Guerrera.

Festin mystique

Massimo GuerreraGalerie Occurrence
911, rue Jean-Talon est
Jusqu'au 23 février 1992**Marie-Michèle Cron**

DÉCIDÉMENT, il semblerait qu'à la suite de Jana Sterbak, certains artistes se plaisent à sonder notre âme, et même nos viscères, dans une volonté certaine de revenir à l'essence de l'humanité. C'est le cas de Massimo Guerrera qui expose à Occurrence, un festin mystique proche du tribal. Comment peut-on faire communiquer l'esprit et le corps, comment accéder à ce degré zéro de la pureté pour que l'homme, confronté à un monde moderne qui lui est de plus en plus étranger et hostile, puisse aspirer à une rédemption originelle ? Cette traversée ne se fait pas dans la joie et l'exubérance mais dans l'acceptation d'une épreuve salvatrice pour le cœur. Ainsi, pour Guerrera qui se réclame plus d'un Joseph Beuys — artiste allemand, chaman de l'art contemporain qui utilisait des matériaux rudimentaires pour diriger son activité créatrice sur la réalité empirique — il faut passer par l'étape de l'épuration et se vider littéralement... les tripes.

Une rangée de piquets de bois noir alignée sur un des murs de la galerie supporte des têtes en céramique, sortes d'infâmes protubérances à visage humain. Greffées à des boyaux en caoutchouc serpentant sur le plancher de la galerie, elles se vident d'une substance jaunâtre qui est recueillie par des récipients dont les rebords sont gravés de phrases

telles que « il faudrait savoir danser autour du néant ». Il règne ici, malgré l'aspect dramatique de cette tribu perdue qui fait penser aux glorieux butins de peuplades primitives, une grande sérénité. Les traits sont détendus, les bouches sourient, les formes s'érodent jusqu'à devenir un trou, un cri, un soupir. Au milieu de celles-ci, l'artiste a dessiné sur un crâne, les composantes physiques du cerveau. Cette métaphore d'un patron qui permet de mesurer la conscience renvoie à cet énoncé de Beuys : *Denken ist Plastik*, (Penser, c'est sculpter). Le cerveau n'est pas une masse inerte. Malleable, il subit des transformations physiologiques.

Pour Guerrera, la graisse animale qui sommeille au fond des bols est le résultat de la modification de la matière qui oriente l'individu sur le chemin de la spiritualité. Parfois, le processus de dilution qui hante l'exposition ne se fait pas sans violence. Sur de grands panneaux en bois, les corps en céramique, sous la poussée d'une implosion subite, éparpillent leurs membres sur la surface localement voilée d'auréoles de cire presque translucides. Poumons, bras, jambes en saillie et pétrifiés sont reliés à des traces d'encre volatiles et fluides. Les reins, eux-mêmes, subissent une dialyse purificatrice. Certes, on peut se sentir envahi par la multiplication des objets qui oriente constamment le regard vers leurs effets esthétiques et la maîtrise technique dont fait montre l'artiste. Mais ce dernier semble insister sur son message, sur un acte cathartique qui n'est qu'une étape de plus dans une démarche délibérément tournée vers une recherche personnelle et altruiste féconde.

CCA

Centre Canadien d'Architecture/Canadian Centre for Architecture
Musée et centre d'étude voué à l'architecture et son histoire**Une Arcadie anglaise 1600-1990**Jardins et bâtiments sous la garde
du National Trust
Avec des œuvres tirées des collections du CCADans les grandes salles du CCA
jusqu'au 19 avril 1992

Cette exposition examine un aspect de la vie champêtre qui a marqué l'art et la culture des îles Britanniques au cours des quatre derniers siècles, et qui a influencé les architectes paysagistes d'Europe et d'Amérique du Nord.

Pour plus de renseignements veuillez composer le (514) 939-7026

Les salles d'exposition et la librairie du CCA
sont ouvertes aux heures suivantes:
mercredi et vendredi, 11h à 18h
jeudi, 11h à 20h
samedi et dimanche, 11h à 17h

1920, rue Baile, Montréal, Québec, H3H 2S6
Stations de métro Guy-Concordia et Atwater. Stationnement disponible.

VENTE AUX ENCHÈRES D'ŒUVRES D'ART AU PROFIT DE LA FONDATION DES AMIS DU MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

Sous la présidence d'honneur de Madame Marcelle Ferron

Salle Tudor, Ogilvy
1307, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal
Le jeudi 20 février 1992
Cocktail : 18 h 30 • Vente : 19 h 30
Prix d'entrée : 25 \$

incluant catalogue, cocktail et prix de présence

Exposition : du 13 au 19 février aux heures d'ouverture du magasin
Renseignements : 873-4743

Ainsley, Alleyn, Baillargeon, Barbeau, Baxter, Beaucage, Beaulieu, Bédard, Béland, Bénic, Bigras, Blanchette, Boogaerts, Bouchard, Bouliane, Boyaner, Brillant, Bruneau, Cardinal, Charrier, Chatel, Cheyney, Choinière, Corriveau, Cozic, Daudelin, Delavalle, Derouin, Deschênes, Desjarlais, Deslauriers, Desprez, Dorion, Drouin, Elliott, Farley, Fleming & Lapointe, Fournelle, Gamoy, Garneau, Gérin, Gersovitz, Godin, Goodwin, Goulet, Granche, Grisé, Hopkins, Jaque, Jean, Juneau, Lacroix, Lafargue, Lagacé, Landry, Langevin, Laporte, Lavallante, Lavoie, Leclair, Leclaire, Leroux-Guillaume, Letendre, Levasseur, Logan, Lutfi, MacLeod, Mercure, Merola, Munk, Nantel, Pagé, Paillé, Palumbo, Paquette, Pellán, Pellerin, Perez Celis, Plamondon, Racine, Régimbald-Zeiber, Ridyard, Robert, Safdie, Saulnier, Sauvée, Scott, Simonin, Smith, Sonderborg, Sorensen, Sullivan, Tata, Tounissoux, Townsend, Trépanier, Trudeau, Wild et plusieurs autres...

LE DEVOIR

Service
de PUBLICITÉ 842-9645

**Galerie d'Art Mme Alonzo**

présente

DANIEL LAVOIE"CONNIVENCE"
sur toiles

12 février au 2 mars

14hrs à 20 hrs • fermé les lundis
Rencontre avec l'artiste tous les dimanches
219 • Prince-Arthur • est
987•1265

AXE NÉO-7
ART CONTEMPORAIN

MARLENE DUMASPremière exposition au Canada
de l'artiste hollandaise« DOKUMENTA de KASSEL 1982-1992 »
(Biennale de Sydney 1984; biennale de Sao Paulo 1985)

jusqu'au 1er mars

205, rue Montcalm, Hull (Québec) Tél.: (819) 771-2122
Tous les jours de 12h à 17h, fermé le lundi